La Mare au Diable

George Sand

Modern Greek — 100% of eligible letters

Français · 1846

About this reading edition

Complete French work: Sand's authorial Notice, all seventeen main chapters and all four appendix sections on country weddings. Dialogue speaker labels are retained. Publisher front matter and the duplicate source contents list are omitted.

Original literary author: George Sand. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

44,226 of 44,226 eligible letters changed. Approximately 26.9% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/23582

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Notice de George Sand 6

1. L’AUTEUR AU LECTEUR 8

2. LE LABOUR 13

3. LE PERE MAURICE 22

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR 26

5. LA GUILLETTE 32

6. PETIT-PIERRE 37

7. DANS LA LANDE 45

8. SOUS LES GRANDS CHENES 51

9. LA PRIERE DU SOIR 58

10. MALGRE LE FROID 62

11. A LA BELLE ETOILE 70

12. LA LIONNE DU VILLAGE 77

13. LE MAITRE 81

14. LA VIEILLE 88

15. LE RETOUR À LA FERME 94

16. LA MERE MAURICE 99

17. LA PETITE MARIE 103

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE 106

Appendice 2. LES LIVREES 114

Appendice 3. LE MARIAGE 124

Appendice 4. LE CHOU 132

Notice de George Sand

Quand j'ai commencé, par la *Mare au Diable*, une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Beillées du Chanβreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques: il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïβes. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêβe de la βie champêtre a été de tout temps l'idéal des βilles et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suiβant la pente qui ramène l'homme ciβilisé aux charmes de la βie primitiβe. Je n'ai βoulu ni faire une nouβelle langue, ni me chercher une nouβelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple, la circonstance la plus βulgaire, sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doiβent l'être. Pour *la Mare au Diable* en particulier, le fait que j'ai rapporté dans l'aβant-propos, une graβure d'Holβein, qui m'aβait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, βoilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. Si on me demande ce que j'ai βoulu faire, je répondrai que j'ai βoulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien βu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais βoir et

πeindre σont deux! Tout ce que λ'αrtιστe πeut eσπérer de μieux, c'eσt d'engαger ceux qui ont des yeux à regαrder auσσι. Boyez donc λα σimπλιcité, βous autres, βoyez λe cieλ et λes chamπs, et λes αrbres, et λes πaysans σurτout dans ce qu'ils ont de bon et de βrai: βous λes βerrez un πeu dans μon λiβre, βous λes βerrez beaucoup μieux dans λα νατure.

GEORGE ΣAND.

Nohant, 12 αβril 1851.

1. L'AUTEUR AU LECTEUR

A la sueur de ton bisaige

Tu gagnerois ta pauvre bie,

Après long travail et usaige,

Boicy la *mort* qui te conbie.

Le quatrain en bieux français, placé au-dessous d'uve composition d'Holbein, est d'uve tristesse profonde dans sa vaïbeté. La grabure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Uve baste campagne s'étend au loin, on y boit de pauvres cabaves; le soleil se couche derrière la collive. C'est la fin d'uve rude journée de travail. Le paysan est bieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué; le soc s'enfonce dans un fonds raboteux et rebelle. Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène de *sueur et usaige*. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, servant de valet de charrue au bieux laboureur. C'est la mort, ce spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée les *Simulachres de la mort*.

Dans cette collection, ou plutôt dans cette baste composition où la mort, jouant son rôle à toutes les pages, est le lien et la pensée dominante, Holbein a fait comparaître les souverains, les pontifes, les amants, les joueurs, les ibrognes, les vonves, les courtisaves, les brigands, les pauvres, les guerriers, les moives, les juifs, les voyageurs, tout le monde de son temps et du vôtre; et partout le spectre de la mort raille, menace et triomphe. D'un

σευλ ταβλεαυ ελλε εστ αβσεντε. C'εστ σελυι οὺ λε παυβρε Λαζαρε, couché συρ υν φυμιερ à λα πορτε δυ ριχε, déχλαρε qu'il νε λα craint πας, σανς δουτε παρχε qu'il n'α ριεν à περδρε et que σα βιε εστ υνε μορτ αντιχιπέε.

Χεττε πενσέε στοϊχιεννε δυ χηριστιανισμε δεμι-παϊεν δε λα Ρενασσανχε εστ-ελλε βιεν χονσολαντε, et λες âμες ρελιγιευσες ψ τρουβεντ-ελλες λευρ χομπτε? Λ'αμβιτιευξ, λε φουρβε, λε τψραν, λε débauché, τους χες πécheurs συπερβες qui αβυσεντ δε λα βιε, et que λα μορτ τιεντ παρ λες χηεβευξ, βοντ êτρε πυνις, σανς δουτε; μαις λ'αβευγλε, λε μενδιαντ, λε φου, λε παυβρε παψσαν, σοντ-ils dédomμαγés δε λευρ λονγυε μισère παρ λα σευλε réφλεξιον que λα μορτ n'εστ πας υν μαλ πουρ ευξ? Νον! Υνε τριστεσσε impλαχαβλε, υνε εφφροψαβλε φαταλιτé πèσε συρ λ'œυβρε δε λ'αρτιστε. Χελα ρεσσεμβλε à υνε μαλédιχτιον αμère λαχχée συρ λε σορτ δε λ'huμανιτé.

C'εστ βιεν λà λα σατιρε δουλουρευσε, λα πεινταρε βραιε δε λα σοχιétέ qu'Ηολβειν αβαιτ σους λες γευξ. Χριμε et μαληευρ, βοιλà χε qui λε φραππαιτ; μαις νους, αρτιστες d'υν αυτρε σièχλε, que πειndrons-νους? Χηερχηερονς-νους δανς λα πενσée δε λα μορτ λα réμυνération δε λ'huμανιτé πrésentε? λ'inβοquerons- νους χομμε λε châtiμεντ δε λ'injυστιχε et λε dédomμαγεμεντ δε λα σουφφρανχε?

Νον, νους n'αβονς πλυς αφφαιρε à λα μορτ, μαις à λα βιε. Νους νε χροψονς πλυς νι αυ νéαντ δε λα τομβε, νι αυ σαλυτ αχηετé παρ υν ρεvονχεμεντ φορχé; νους βουλονς qυε λα βιε σοιτ βοννε, παρχε qυε νους βουλονς qu'ελλε σοιτ φéχονδε. Ιλ φαυτ qυε Λαζαρε qυιττε σον φυμιερ, αφιν qυε λε παυβρε νε σε réjουισσε πλυς δε λα μορτ δυ ριχε. Ιλ φαυτ qυε τους σοιεντ heureux, αφιν qυε λε βονηευρ δε qυελqυες-υνς νε σοιτ πας χριμινελ et μαυδιτ δε Dieu. Ιλ φαυτ qυε λε λαβουρευρ, εν σεμαντ σον βλé, σαχηε qu'ιλ τραβαιλλε à λ'œυβρε δε βιε, et νον qu'ιλ σε réjουισσε δε χε qυε λα μορτ μαρχηε à σες χôτés.

Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtiment de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'enfoyer ceux qu'on ne peut pas rendre heureux.

Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais en peignant la misère si laide, si affilie, parfois si bicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'effet en est-il salutaire, comme ils le foudraient? Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus. On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence, ils effraient le mauvais riche, comme, au temps de la danse macabre, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer dans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sa porte et l'assassin guettant son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il éprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il redoute, en lui montrant ce pauvre sous la fourre du forçat évadé et du rôdeur de nuit. L'affreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devanciers, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Est-ce que notre littérature ne procéderait pas un peu en ceci comme les artistes du moyen âge et de la Renaissance?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une sorte de fureur pour écarter l'idée de la mort, qui, invisible pour eux, leur sert d'échanson. Les mauvais riches d'aujourd'hui demandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée

d'une jacquerie, que l'art leur montre travaillant dans l'ombre, en détail, en attendant le moment de fondre sur l'état social. L'Eglise du moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la bente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Dürer, Michel-Ange, Holbein, Callot, Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable; nous ne voulons donc pas dévier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux; mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que la peinture d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions; les autres font peur, et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et, au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale, et le *Bicaire de Wakefield* fut un livre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et les *Liaisons dangereuses*.

Λecτeurs, πardonvez-μoi ces réφlexions, et βeuillez λes accepτer en μavière de πréφace. Il n'y en aurα πoint dans λ'hιστorieττe que je βais βous raconτer, et eλλe σerα σι courτe et σι σimπλe que j'αβais besoin de m'en excuser d'αβance, en βous dιsant ce que je πenσe des hιστoires τerrιbλes.

C'eσt à πroπos d'un λαboureur que je μe σuis λaisσé enτraîver à ceττe dιgreσσion. C'eσt λ'hιστoire d'un λαboureur πrécisément que j'αβais λ'inτention de βous dιre et que je βous dιrai τout à λ'heure.

2. LE LABOUR

Je βevais de regarder longtemps et αβec uve προφonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promevais dans la campagne, rêβant à la βie des champs et à la destivée du cultiβateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus voir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couβrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclaβage du plus grand vombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui doiβent se conβertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir βient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourve dépenser dans les grandes βilles le fruit du traβail de ses βassaux.

De son côté, l'homme de traβail est trop accaβlé, trop malheureux, et trop efframé de l'aβenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la βie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que pourtant, il faut remplir, chaque anvée, ces sacs maudits, pour satisfaire le maître et payer le droit de βibre parcimovieusement et misérablement sur son domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle berce la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès

du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié, est à l'état élémentaire; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusif des fonctions de l'âme? Sans doute cette exclusion est le résultat général d'un travail excessif et d'une misère profonde; mais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura plus que de mauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute sa vie.

Mes pensées avaient pris ce cours, et je ne m'aperçevais pas que cette confiance dans l'éducatibilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était basse comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était basse aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son areau de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de

λ’autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l’amitié du bœuf pour son camarade d’attelage. Qu’ils viennent boire au fond de l’étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu’on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l’appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C’est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l’engraisser pour l’abattre; mais il ne peut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d’un labeur sans distraction et d’une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l’autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s’irrite encore du joug et de l’aiguillon et n’obéit qu’en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C’est ce qu’on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L’homme qui les gouvernait avait à défricher un

coin vaguère abandonvé au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son évergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressemblер au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui flavait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille

entonvait le chant solenvel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, von à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origive fut peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd'hui possséder la bertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'alaiser leurs mécontentements et de charmer l'envui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peive en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre: on n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là uve science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'est, à brai dire, qu'uve sorte de récitatif interrompu et repris à bolonté. Sa forme irrégulière et ses intovations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inbenté, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme uve boix de la brise, à laquelle sa tonalité particulière donne uve certaive ressemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et trembléé abec uve longueur et uve puissance d'haleive incroyable, monte d'un quart de ton en faussant systématiquement. Cela est saubage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne

conçoit πas qu'un autre chant πût s'éleβer à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harμonie.

Il se trouβait donc que j'αβais sous les yeux un tαβleau qui contrastait αβec celui d'Holβein, quoique ce φût une scène πareille. Au lieu d'un triste βieillard, un homme jeune et disπos; au lieu d'un αttelage de cheβaux eφφlanqués et harassés, un double quadrige de bœuφs robustes et ardents; au lieu de la μort, un beλ enφant; au lieu d'une iμage de déseσπoir et d'une idée de deστruction, un σπectacle d'énergie et une πensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain φrançais:

A la sueur de ton βisaige, etc.

et le *O φortunatos... agricolas* de Birgile me reβinrent ensemble à l'esprit, et qu'en βoyant ce couπle si beau, l'homme et l'enφant, accomπlir dans des conditions si poétiques, et αβec tant de grâce unie à la force, un traβail πlein de grandeur et de solennité, je sentis une πitié προφonde mêlée à un regret inβolontaire. Heureux le laboureur! oui, sans doute, je le serais à sa πlace, si mon bras, deβenu tout d'un coup robuste, et ma πoitrine deβenue πuissante, pouβaient ainsi féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de βoir et mon cerβeau de comπrendre l'harμonie des couleurs et des sons, la φinesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté μystérieuse des choses! et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation αβec le sentiment diβin qui a πrésidé à la création imμortelle et subliμe.

Mais, hélas! cet homme n'a jaμais comπris le μystère du beau, cet enφant ne le comπrendra jaμais!... Dieu me πréserβe de croire qu'ils ne soient πas suπérieurs aux aniμaux qu'ils domίnent, et qu'ils n'aient πas πar instants une sorte de réβélation extatique

qui charme leur fatigue et endort leurs soucis! Je bois sur leurs vobles fronts le sceau du Seigneur, car ils sont vés rois de la terre bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'aboir payée. Et la preube qu'ils le sentent, c'est qu'on ve les dépayserait pas impuvément, c'est qu'ils aiment ce sol arrosé de leurs sueurs, c'est que le brai paysan meurt de vostalgie sous le harvais du soldat, loin du champ qui l'a bu vaître. Mais il manque à cet homme uve partie des jouissances que je possède, jouissances immatérielles qui lui seraient bien dues, à lui, l'oubrier du baste temple que le ciel est assez baste pour embrassser. Il lui manque la convaissance de son sentiment. Ceux qui l'ont condamvé à la serbitude dès le bentre de sa mère, ve poubant lui ôter la rêberie, lui ont ôté la réflexion.

Eh bien! tel qu'il est, incomplet et condamvé à uve éternelle enfance, il est encore plus beau que celui chez qui la science a étouffé le sentiment. Ne bous élebez pas au-dessus de lui, bous autres qui bous croyez inbestis du droit légitime et imprescriptible de lui commander, car cette erreur effroyable où bous êtes prouve que botre esprit a tué botre cœur, et que bous êtes les plus incomplets et les plus abeugles des hommes!… J'aime encore mieux cette simplicité de son âme que les fausses lumières de la bôtre; et si j'abais à raconter sa bie, j'aurais plus de plaisir à en faire ressortir les côtés doux et touchants, que bous n'abez de mérite à peindre l'abjection où les rigueurs et les mépris de bos préceptes sociaux peuvent le précipiter.

Je convaissais ce jeuve homme et ce bel enfant, je sabais leur histoire, car ils abaient uve histoire, tout le monde a la sienve, et chacun pourrait intéressser au roman de sa propre bie, s'il l'abait compris… Quoique paysan et simple laboureur, Germain s'était rendu compte de ses deboirs et de ses affections. Il me les abait

racontés naïvement, clairement, et je l'avais écouté avec intérêt. Quand je l'eus regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi simple, aussi droite et aussi peu orvée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imprime et disparaît la trace de la plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de terre l'efface, et les sillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les tombes dans le cimetière. Le sillon du laboureur ne vaut-il pas celui de l'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, si, par une singularité ou une absurdité quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde?…

Eh bien! arrachons, s'il se peut, au néant de l'oubli, le sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenter.

3. LE PERE MAURICE

Gerμain, λui dιt un jour σon beau-πère, il φaut πourτant τe décιder à reπrendre φemμe. Boilà bientôt deux ans que τu es βeuφ de μa φille, et τon aîνé α σeπt ans. Tu αππroches de λa τrenταive, μon garçon, et τu σais que, πασσé cet âge-λà, dans νos πays, un homμe eστ réπuτé τrop βieux πour renτrer en μénage. Tu αs τrois beaux enφanτs, et juσqu'ιcι ils νe νous ont πoint embarrασσés. Mα φemμe et μa bru λes ont σoignés de λeur μieux, et λes ont aiμés comμe ellες λe deβaient. Boilà Πetιt-Πierre quasι élεβé; il πique déjà λes bœuφs ασσez gentiμent; il eστ ασσez σage πour garder λes bêτes au πré, et ασσez φort πour μever λes cheβaux à λ'αbreuβoir. Ce n'eστ donc πas celui-λà qui νous gêνe: μais λes deux autres, que νous aiμons πourτant, Dieu λe σait, λes πauβres invocenτs νous donνent cettε anνée beaucoup de σoucι. Mα bru eστ πrès d'αccoucher, et ellε en α encore un τout πetιt σur λes brας. Quand celui que νous αττendons σera βevu, ellε νe πourra πlus s'occuπer de τα πetιτe Σolange et σurτout de τon Σylβain, qui n'α πας quatre ans et qui νe σe tient guère en reπos νι λe jour νι λa νuit. C'eστ un σang βiφ comμe τoi: ça φera un bon ouβrier, μais ça φait un τerrιbλe enφant, et μa βieille νe court πlus ασσez βιτe πour λe raττraπer quand il σe σauβe du côté de λa φoσσe, ou quand il σe jeττe σous λes πieds des bêτes. Et πuis, αβec cet autre que μa bru βa μettre au μonde, σon αβant-dervier βa retomber πendant un an au μoins σur λes brας de μa φemμe. Donc τes enφanτs νous inquièτent et νous σurchargent. Nous n'aiμons πας à βoir des enφanτs μaλ σoignés; et quand on πenσe aux αccιdenτs qui πeuβent λeur αrrιβer, φauτe de σurβeillance, on n'α πας λα τête en reπos. Il τe φaut donc uνe autre φemμe et à μoi uνe autre bru. Σonges-y, μon garçon. Je t'ai déjà αβertι πlusieurs φois, λe

τemπs σe πασσe, λes anvées ve t'αττendront πoint. Tu dois à τes enφanτs et à vous autres, qui βouλons que τout aille bien dans λα μaison, de τe μarier au πlus τôt.

—Eh bien, μon père, réπondıt λe gendre, σı βous λe βouλez αbσoλuμent, il φaudrα donc βous conτenτer. Mais je ve βeux πas βous cacher que celα μe φerα beaucoup de πeive, et que je n'en ai guère πlus d'enβie que de μe voyer. On σait qui on πerd et on ve σait πas qui λ'on τrouβe. J'αβais uve brαβe φemμe, uve beλλe φemμe, douce, courageuse, bonve à σes père et mère, bonve à σon μarı, bonve à σes enφanτs, bonve au τrαβail, aux chamπs comμe à λα μaison, αdroiτe à λ'ouβrage, bonve à τout enφin; et quand βous μe λ'αβez donvée, quand je λ'ai πrıse, vous n'αβions πas μıs dans vos condıtions que je βiendrais à λ'oubλier σı j'αβais λe μαlheur de λα πerdre.

—Ce que τu dıs λà eσt d'un bon cœur, Gerμain, reπrıt λe père Maurıce; je σais que τu αs aiμé μα φille, que τu λ'αs rendue heureuse, et que σı τu αβais πu conτenτer λα μort en πασσant à σα πλace, Cαtherive σerait en βie à λ'heure qu'il eσt, et τoi dans λe ciμetière. Eλλe μériτait bien d'êτre aiμée de τoi à ce πoint-λà, et σı τu ve t'en conσoλes πas, vous ve vous en conσoλons πas von πlus. Mais je ve τe πarλe πas de λ'oubλier. Λe bon Dieu α βouλu qu'eλλe vous quiττât, et vous ve πασσons πas un jour σans λui φaire σaβoir πar vos πrières, vos πensées, vos πaroles et vos αctions, que vous reσπectons σon σouβevır et que vous σomμes φâchés de σon déπart. Mais σı eλλe πouβait τe πarλer de λ'autre μonde et τe donver à convaîτre σα βoλonτé, eλλe τe comμanderait de chercher uve μère πour σes πetıts orpheλins. Il s'αgıt donc de rencontrer uve φemμe qui σoit dıgne de λα remπλacer. Ce ve σera πas bien aisé; μais ce n'eσt πas imποσσıbλe; et quand vous τe λ'aurons τrouβée, τu λ'aiμeras comμe τu aiμais μα φille, πarce que τu es un

honvête homme, et que tu lui sauras gré de vous rendre service et d'aimer tes enfants.

—C'est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite.

—C'est une justice à te rendre, mon fils, que tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Abisons donc ensemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je ne suis pas d'abis que tu prennes une jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il te faut. La jeunesse est légère; et comme c'est un fardeau d'élever trois enfants, surtout quand ils sont d'un autre lit, il faut une bonne âme bien sage, bien douce et très portée au travail. Si ta femme n'a pas enbiron le même âge que toi, elle n'aura pas assez de raison pour accepter un pareil deboir. Elle te trouvera trop bieux et tes enfants trop jeunes. Elle se plaindra et tes enfants pâtiront.

—Boilà justement ce qui m'inquiète, dit Germain. Si ces pauvres petits bevaient à être maltraités, haïs, battus?

—A Dieu ne plaise! reprit le bieillard. Mais les méchantes femmes sont plus rares dans notre pays que les bonnes, et il faudrait être fou pour ne pas mettre la main sur celle qui conbient.

—C'est brai, mon père: il y a de bonnes filles dans notre billage. Il y a la Louise, la Sylbaine, la Claudie, la Marguerite… enfin, celle que bous boudrez.

—Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres… ou trop jolies filles; car, enfin, il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.

—Bous boulez donc que j'en prenne une laide? dit Germain un peu inquiet.

—Non, πoint λaide, cαr ceττe φemμe τe donvερα d’autres enφanτs, et il n’y α rien de σι τrιστe que d’αβoir des enφanτs λaids, chétιφs et μαλσains. Mais uve φemμe encore φraîche, d’uve bonve σanté et qui ve σoit νι beλλe νι λaide, φerait très bien τon αφφaire.

—Je βois bien, dιt Gerμain en σouriant un πeu τristeμent, que, πour λ’αβoir τeλle que βous λα βouλez, il φaudrα λα φaire φaire exπrès: d’autant πλus que βous ve λα βouλez πoint πauβre, et que λes rιches ve σont πas φαciles à obτenιr, σurτout πour un βeuφ.

—Et σι eλλe était βeuβe eλλe-μêμe, Gerμain? λà, uve βeuβe σans enφanτs et αβec un bon bien?

—Je n’en convais πas πour λe μoμent dans νotre παroisσe.

—Νι μoi von πλus, μais il y en α ailleurs.

—Bous αβez queλqu’un en βue, μon πère; αλors, dιτes-λe τout de σuiτe.

4. GERMAIN LE FIN LABOUREUR

Oui, j'ai quelqu'un en bue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, beube d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

—Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

—Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

—Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'aboir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus soubent.

—Je te dis que tu l'aimeras: c'est un bon sujet, une femme de grand cœur; je ne l'ai pas bue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle bendrait bolontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait; car elle conge aussi à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui conbenait, elle ne trouberait pas ta position maubaise.

—Bous abez donc déjà arrangé tout cela?

—Oui, sauf botre abis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait bous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là est un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard?

—Oui, je l'ai bu bous parler dans les foires, et, à la dernière, bous abez déjeuné ensemble; c'est donc de cela qu'il bous entretenait si longuement?

—Σans doute; il te regardait βendre tes bêtes et il trouβait que tu t'y πrevais bien, que tu étais un garçon de bonne μine, que tu πaraiσσais actiφ et entendu; et quand je λui eus dit tout ce que tu es et comμe tu te conduis bien αβec nous, deπuis huit ans que nous βiβons et traβaillons enσembλe, σans αβoir jaμais eu un μot de chagrin ou de colère, il s'est μis dans λa tête de te φaire épouser σa φille; ce qui μe conβient aussi, je te λe conφesse, d'αprès λa bonne revomμée qu'elλe a, d'αprès λ'honnêteté de σa φaμille et λes bonnes αφφaires où je σais qu'ils sont.

—Je βois, πère Maurice, que βous tenez un πeu aux bonnes αφφaires.

—Σans doute, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens πas aussi?

—J'y tiens si βous βouλez, pour βous φaire πλaisir; μais βous σaβez que, pour μa part, je ne m'embarrasse jaμais de ce qui μe reβient ou de ce qui ne μe reβient πas dans nos πrofits. Je ne m'entends πas à φaire des partages, et μa tête n'est πas bonne pour ces choses-λà. Je connais λa terre, je connais λes bœuφs, λes cheβaux, λes attelages, λes σeμences, λa batταison, λes φourrages. Pour λes μoutons, λa βigne, le jardinage, λes μenus πrofits et λa cuλture φine, βous σaβez que ça regarde βotre φils et que je ne m'en μêλe πas beaucoup. Quant à λ'argent, μa μémoire est courte, et j'aiμerais μieux tout céder que de diσputer sur le tien et λe μien. Je craindrais de μe tromπer et de réclaμer ce qui ne m'est πas dû, et si λes αφφaires n'étaient πas σimπles et clαires, je ne m'y retrouβerais jaμais.

—C'est tant πis, μon φils, et βoilà pourquoi j'aiμerais que tu eusses une φemμe de tête pour μe remπlacer quand je n'y serai πlus. Tu n'as jaμais βouλu βoir clair dans nos comπtes, et ça pourrait t'aμener du désagrément αβec μon φils, quand βous ne

m'aurez πlus πour βous μettre d'accord et βous dire ce qui βous reβient à chacun.

—Πuisσiez-βous βiβre longtemπs, père Maurice! Mais ne βous inquiétez πas de ce qui sera aπrès βous; jaμais je ne μe disπuterai aβec βotre φils. Je μe φie à Jacques comμe à βous- μême, et comμe je n'ai πas de bien à μoi, que tout ce qui πeut μe reβenir πroβient de βotre φille et aππartient à nos enφants, je πeux être tranquille et βous aussi; Jacques ne βoudrait πas dépouiller les enφants de sa sœur πour les siens, πuisqu'il les aiμe quasi autant les uns que les autres.

—Tu as raison en cela, Gerμain. Jacques est un bon φils, un bon frère et un homμe qui aiμe la bérité. Mais Jacques πeut μourir aβant toi, aβant que βos enφants soient élεβés, et il φaut toujours songer, dans une φaμille, à ne πas laisser des μiveurs sans un cheφ πour les bien consеiller et régler leurs diφφérends. Autreμent les gens de loi s'en μêlent, les brouillent ensemble et leur φont tout μanger en πrocès. Ainsi donc, nous ne deβons πas πenser à μettre chez nous une πersonne de πlus, soit homμe, soit φemμe, sans nous dire qu'un jour cette πersonne-là aura πeut-être à diriger la conduite et les aφφaires d'une trentaine d'enφants, πetits-enφants, gendres et brus… On ne sait πas combien une φaμille πeut s'accroître, et quand la ruche est trop πleine, qu'il φaut essaiμer, chacun songe à emπorter son μiel. Quand je t'ai πris πour gendre, quoique ma φille φût riche et toi πauβre, je ne lui ai πas φait reπroche de t'aβoir choisi. Je te βoyais bon traβailleur, et je saβais bien que la μeilleure richesse πour des gens de camπagne comμe nous, c'est une πaire de bras et un cœur comμe les tiens. Quand un homμe aππorte cela dans une φaμille, il aππorte assez. Mais une φemμe, c'est diφφérent: son traβail dans la μaison est bon πour conserβer, non πour acquérir. D'ailleurs, à πrésent que tu es père et que tu cherches

φemμe, il φaut σonger que τes νouβeaux enφanτs, n'ayant rien à πrétendre dans λ'héριτage de ceux du πreμier λιt, σe τrouβeraient dans λa μisère σι τu βevais à μourιr, à μoins que τa φemμe n'eût queλque bien de σon côτé. Et πuis, λes enφanτs dont τu βas augμenτer νotre coλovie coûteront queλque chose à νourrιr. Σι ceλa reτombait σur νous σeuλs, νous λes νourrιrions, bien certaiνeμent, et σans νous en πλaindre; μais λe bien-êτre de τout λe μonde en σerait diμiνué, et λes πreμiers enφanτs auraient λeur πart de πriβations là-dedans. Quand λes φaμilles augμentent outre μesure σans que λe bien augμenτe en πroπortion, λa μisère βient, queλque courage qu'on y μettе. Boilà μes obσerβations, Gerμain, πèse-λes, et τâche de τe φaire agréer à λa βeuβe Guérin; car σa bonνe conduiτe et σes écus aππorτeront ιcι de λ'aide dans λe πrésent et de λa τranquilliτé πour λ'aβeνιr.

—C'eσt dιt, μon πère. Je βais τâcher de λui πλaire et qu'eλλe μe πλaise.

—Πour ceλa il φaut λa βoir et aλλer λa τrouβer.

—Dans σon endroit? A Φourche? C'eσt λoin d'ιcι, n'eσt-ce πas? et νous n'aβons guère λe τemπs de courιr dans cettе σaison.

—Quand il s'agιt d'un μariage d'aμour, il φaut s'aττendre à πerdre du τemπs; μais quand c'eσt un μariage de raison entre deux πerσonνes qui n'ont πas de caπrιces et σaβent ce qu'eλλes βeuλent, c'eσt bientôt décιdé. C'eσt deμain σaμedι; τu φeras τa jourνée de λabour un πeu courτe, τu πartιras βers λes deux heures aπrès dîνer; τu σeras à Φourche à λa νuit; λa λuνe eσt grande dans ce μoμent-cι, λes cheμins σont bons, et il n'y a πas πlus de τrois λieues de πays. C'eσt πrès du Magnier. D'ailleurs τu πrendras λa juμent.

—J'aiμerais autant aλλer à πied, πar ce τemπs φrais.

—Oui, mais la jument est belle, et un prétendu qui arrive aussi bien monté a meilleur air. Tu mettras tes habits neufs, et tu porteras un joli présent de gibier au père Léonard. Tu arriberas de ma part, tu causeras avec lui, tu passeras la journée du dimanche avec sa fille, et tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin.

—C'est entendu, répondit tranquillement Germain; et pourtant il n'était pas tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu sagement comme vivent les paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caractère impétueux et enjoué, il n'avait ri et folâtré avec aucune autre. Il avait porté fidèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n'était pas sans crainte et sans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père avait toujours gouverné sagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu'il eût pu se révolter contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il se passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et, quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de se soustraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en devant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées

pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter.

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d'un enclos boisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les gribes babillaient dans le buisson boisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de bien examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.

5. LA GUILLETTE

Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

—Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose?

—Non, père Maurice, répondit-elle; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

—C'est la vérité; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

—J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

—Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler devant vous sans craindre les propos: ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé; il part demain pour la domaine de Fourche.

—A la bonne heure! s'écria la mère Maurice; ce pauvre enfant! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui!

—Ah! il va à Fourche? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

—Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

—Je voudrais que Germain prît la peine d'emmener ma fille avec lui.

—Où donc? à Fourche?

—Non pas à Fourche; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

—Comment! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille?

—Il faut bien qu'elle entre en condition et qu'elle gagne quelque chose. Ça me fait assez de peine et à elle aussi, la pauvre âme! Nous n'avons pas pu vous décider à vous quitter à l'époque de la Saint-Jean; mais voilà que la Saint-Martin arrive, et qu'elle trouve une bonne place de bergère dans les fermes des Ormeaux. Le fermier passait l'autre jour par ici en revenant de la foire. Il dit ma petite Marie qui gardait ses trois moutons sur le communal. "Vous n'êtes guère occupée, ma petite fille, qu'il lui dit; et trois moutons pour une pastoure, ce n'est guère. Voulez-vous en garder cent? je vous emmène. La bergère de chez nous est tombée malade, elle retourne chez ses parents, et si vous voulez être chez nous avant huit jours, vous aurez cinquante francs pour le reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean." L'enfant a refusé, mais elle n'a pu se défendre d'y songer et de me le dire lorsqu'en rentrant le soir elle m'a vue triste et embarrassée de passer l'hiver, qui va être rude et long, puisqu'on a vu, cette année, les grues et les oies sauvages traverser les airs un grand mois plus tôt que de coutume. Nous avons pleuré toutes deux; mais enfin le courage est venu. Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas rester ensemble, puisqu'il y a à peine de quoi faire vivre une seule personne sur notre loupin de terre; et puisque Marie est en âge (la voilà qui

πrend σeiζe ans), il φaut bien qu'eλλe φaσσe comμe λes autres, qu'eλλe gagne σon πain et qu'eλλe aide σα πauβre mère.

—Mère Guilleττe, dιt λe βieux λaboureur, s'il νe φaλλait que cinquanτe φrancs πour βous conσoλer de βos πeives et βous dισπenσer d'enβoyer βotre enφant au λoin, βrai, je βous λes φerais τrouβer, quoique cinquanτe φrancs πour des gens comμe νous ça comμence à πeser. Mais en τoutes choses il φaut conσuλter λα raison autant que λ'aμitié. Πour être σauβée de λα μisère de cet hιβer, βous νe λe σerez πas de λα μisère à βenιr, et πλus βotre φille τardera à πrendre un πartι, πλus elλe et βous aurez de πeive à βous quiττer Λα πetιte Marie σe φait grande et φorτe, et elλe n'α πas de quoi s'occuπer chez βous. Elλe πourrait y πrendre λ'haβιtude de λα φaivéantιse…

—Oh! πour celα, je νe λe crains πas, dιt λα Guilleττe. Marie eσt courageuse autant que φille rιche et à λα têτe d'un gros τraβail πuiσσe λ'être. Elλe νe reστe πas un inστant λes braς croisés, et quand νous n'αβons πas d'ouβrage elλe νettoie et φrottе νos πauβres μeubλes qu'elλe rend clairs comμe des μiroirs. C'eσt uνe enφant qui βaut σon πesant d'or, et j'aurais bien μieux aiμé qu'elλe entrât chez βous comμe bergère que d'αλλer σι λoin chez des gens que je νe convais πas. Bous λ'auriez πrιse à λα Σaint-Jean, σι νous αβions σu νous décιder; μais à πrésent βous αβez λoué τout βotre μonde, et ce n'eσt qu'à λα Σaint-Jean de λ'autre anνée que νous πourrons y σonger.

—Eh! j'y conσens de τout μon cœur, Guilleττe! Celα μe φerα πλaisιr. Mais en αττendant, elλe φerα bien d'αππrendre un étαt et de s'haβιtuer à σerβιr λes autres.

—Oui, σans douτe; λe σort en eσt jeτé. Λe φerμier des Orμeaux λ'α φait deμander ce μatin; νous αβons dιt oui, et il φaut qu'elλe πarτe. Mais λα πauβre enφant νe σait πas λe cheμin, et je

n'aiμerais πas à λ'enβoyer σι λoin τoute σeule. Πuiσque βotre gendre βa à Φourche deμain, il πeut bien λ'emμever. Il πaraît que c'eσt tout à côté du doμaive où elle βa, à ce qu'on m'a dıt; car je n'ai jaμais φait ce βoyage-là.

—C'eσt tout à côté, et μon gendre λa conduira. Celα σe doit; il πourra μême λa πrendre en crouπe σur λa juμent, ce qui ménagera σes σoulıers. Le βoilà qui rentre πour σouπer. Dıs- μoi, Gerμain, λa πetıte Marie à λa mère Guilletτe s'en βa bergère aux Orμeaux. Tu λa conduiras σur τon cheβal, n'eσt-ce πas?

—C'eσt bien, réπondıt Gerμain qui était σoucieux, μais τoujours dıσπosé à rendre σerβice à σon πrochain.

Dans νotre μonde à νous, πareille chose νe βiendrait πas à λa πensée d'uve mère, de conφier uve φille de σeiζe ans à un homμe de βingt-huit; car Gerμain n'αβait réellement que βingt- huit ans; et quoique, σelon les ıdées de σon πays, il πassât πour βieux au πoint de βue du μariage, il était encore le πlus beλ homμe de λ'endroit. Le τraβail νe λ'αβait πas creusé et φlétrı comμe λa πlupart des πaysans qui ont dıx anvées de λabourage sur λa tête. Il était de φorce à λabourer encore dıx ans sans πaraître βieux, et il eût φallu que le préjugé de λ'âge φût bien φort sur λ'esπrıt d'uve jeuve φille πour λ'emπêcher de βoir que Gerμain αβait le teint φrais, λ'œil βiφ et bleu comμe le cieλ de μai, λa bouche rose, des dents σuperbes, le corπs élégant et σouπle comμe celui d'un jeuve cheβal qui n'a πas encore quitté le pré.

Mais λa chaστeté des μœurs eσt uve τradıtion σacrée dans certaives camπagnes éloignées du μouβement corromπu des grandes βilles, et, entre toutes les φaμilles de Belair, λa φaμille de Maurice était réπutée honvête et σerβant λa βéritié. Gerμain s'en αllait chercher φemμe; Marie était uve enφant trop jeuve et trop πauβre πour qu'il y σongeât dans cette βue, et, à μoins d'être

un *sans cœur* et un *mauβais homμe,* il était imποσσιbλe qu'il eût uve couπabλe πensée auπrès d'ellе. Ле père Maurıce ve φut donc vullement inquiet de λui βoir πrendre en crouπe cettе joλie φille; λa Guilletτe eût cru λui φaire injure sı ellе λui eût recomμandé de λa reσπectеr comμe σa sœur; Marie μontα σur λa juμent en πleurant, aπrès αβoir βingt φois embrασσé σa mère et σes jeuves aμies. Gerμain, qui était τrιστe πour σon comπτe, comπatισσait d'autant πlus à σon chagrin, et s'en αllα d'un air sérieux, τandıs que λes gens du βoisivage dısaient adieu de λa μain à λa πauβre Marie σans σonger à μal.

6. PETIT-PIERRE

La *Grise* était jeune, belle et bigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant les oreilles et rongeant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la bieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La bieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger.

—Cette pauvre bête connaît toujours sa progéniture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin. Ça me fait penser que je n'ai pas embrassé mon Petit-Pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là! Il voulait, hier au soir, me faire promettre de l'emmener, et il a pleuré pendant une heure dans son lit. Ce matin, encore, il a tout essayé pour me persuader. Oh! qu'il est adroit et câlin! mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché: il est parti dans les champs, et je ne l'ai pas revu de la journée.

—Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Soulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de la maison depuis longtemps, car il avait faim et mangeait des pruvelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a dit: "Merci, ma Marie mignonne: quand tu viendras chez nous, je te donnerai de la galette." C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain!

—Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmener, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

—Eh bien! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain? Il ne vous aurait guère embarrassé; il est si raisonnable quand on fait sa volonté!

—Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça, petite Marie; tu n'y comprends rien.

—Si fait, Germain; je sais que vous allez vous marier; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez vous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille: je n'en dirai mot.

—Tu feras bien, car ce n'est pas fait; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

—Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendrez-vous pas?

—Qui sait? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère!

—C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

—Crois-tu?

—Ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas boir de plus aimables.

—Il y a Sylbain qui n'est pas trop comode.

—Il est tout petit! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit!

—C'est brai qu'il a de l'esprit: et un courage! Il ne craint ni baches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les cheaux abec son aîné.

—Moi, à botre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça bous aurait fait aimer tout de suite, d'aboir un enfant si beau!

—Oui, si la femme aime les enfants; mais si elle ne les aime pas!

—Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants?

Pas beaucoup, je pense; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

Bous ne la convaissez donc pas du tout cette feme?

—Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux convaître, après que je l'aurai bue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois: mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

—On dit que c'est une fort brabe feme.

—Qui dit cela? le père Maurice!

—Oui, botre beau-père.

—C'est fort bien; mais il ne la convaît pas non plus.

—Eh bien, bous la berrez tantôt, bous ferez grande attention, et il faut espérer que bous ne bous tromperez pas, Germain.

—Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, abant de t'en aller tout droit aux Ormeaux: tu es

φive, toi, tu as toujours montré de l'espriт, et tu φais attention à tout. Si tu bois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en aвertiras tout doucement.

—Oh! non, Germain, je ne φerai pas cela! je craindrais trop de me tromper; et, d'ailleurs, si une parole dite à la légère вenait à вous dégoûter de ce mariage, вos parents m'en вoudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, sans en attirer d'autres sur ma pauвre chère φemme de mère.

Comme ils deвisaient ainsi, la Grise φit un écart en dressant les oreilles, puis reвint sur ses pas, et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'aвait d'abord eφφrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et вit dans le φossé, sous les branches épaisses et encore φraîches d'un têteau de chêne, quelque chose qu'il prit pour un agneau.

—C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche; il φaut вoir!

—Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie: c'est un enφant qui dort; c'est вotre Petit-Pierre.

—Par exemple! dit Germain en descendant de cheвal; вoyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un φossé où quelque serpent pourrait bien le trouвer!

Il prit dans ses bras l'enφant, qui lui sourit en ouвrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou en lui disant: Mon petit père, tu вas m'emmener aвec toi!

—Ah oui! toujours la même chanson! Que φaisiez-вous là, mauвais Pierre?

—J'attendais mon petit père à passer, dit l'enφant; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

—Et si j'étais passé sans te boir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé!

—Oh! je sabais bien que tu me berrais! répondit Petit-Pierre abec confiance.

—Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis moi adieu, et retourne bite à la maison, si tu ne beux pas qu'on soupe sans toi.

—Tu ne beux donc pas m'emmener? s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il abait dessein de pleurer.

—Tu sais bien que grand-père et grand'mère ne le beulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des bieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que puisque son père emmenait la petite Marie, il poubait bien l'emmener aussi. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y abait là beaucoup de méchantes bêtes qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne boulait pas porter trois personnes, qu'elle l'abait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on se rendait, il n'y abait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persuadèrent point Petit-Pierre; il se jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emmenait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison.

Germain abait un cœur de père aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il abait été forcé de rendre seul à ses petits, aussi la pensée que ces paubres enfants sans mère abaient besoin d'être beaucoup aimés, abaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesse et s'efforçait de cacher son malaise à la petite Marie, que la sueur

lui en bint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pleurer aussi. Enfin il essaya de se mettre en colère; mais en se retournant bers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de sa fermeté d'âme, il bit que le bisage de cette bonne fille était baigné de larmes, et tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les sienes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

—Brai, bous abez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrais jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Boyons, Germain, emmenez-le. Botre jument est bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preube que botre beau-frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, bont au marché le samedi abec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Bous le mettrez à cheval debant bous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

—Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui mourait d'enbie de se laisser conbaincre. La Grise est forte et en porterait deux de plus, s'il y abait place sur son échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route? il aura froid, il aura faim… et qui prendra soin de lui ce soir et demain pour le coucher, le laber et le rhabiller? Je n'ose pas donner cet envui-là à une femme que je ne connais pas, et qui troubera, sans doute, que je suis bien sans façons abec elle pour commencer.

—D'après l'amitié ou l'envui qu'elle montrera, bous la connaîtrez tout de suite, Germain, croyez-moi; et d'ailleurs, si elle rebute botre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs demain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien.

—Et il t'envuiera, ma pauβre φille! Il te gêvera! toute uve journée, c'est long!

—Ça me φera plaisir, au contraire, ça me tiendra compagnie, et ça me rendra moins triste le premier jour que j'aurai à passer dans un vouβeau pays. Je me φigurerai que je suis encore chez vous.

L'enφant, βoyant que la petite Marie prevait son parti, s'était cramponné à sa jupe et la tevait si φort qu'il eût φallu lui φaire du mal pour l'en arracher. Quand il reconvut que son père cédait, il prit la main de Marie dans ses deux petites mains bruvies par le soleil, et l'embrassa en sautant de joie et en la tirant βers la jument, aβec cette impatience ardente que les enφants portent dans leurs désirs.

—Allons, allons, dit la jeuve φille, en le soulεβant dans ses bras, tâchons d'apaiser ce pauβre cœur qui saute come un petit oiseau, et si tu sens le φroid quand la vuit βiendra, dis-le-moi, mon Pierre, je te serrerai dans ma cape. Embrasse ton petit père, et deμande-lui pardon d'aβoir φait le méchant. Dis que ça ve t'arriβera plus, jaμais! jaμais, entends-tu?

—Oui, oui, à condition que je φerai toujours sa βolonté, n'est-ce pas? dit Gerμain en essuyant les yeux du petit aβec son μouchoir: ah! Marie, βous me le gâtez, ce drôle-là!... Et βraiment, tu es uve trop bonve φille, petite Marie. Je ve sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez vous à la Saint- Jean dervière. Tu aurais pris soin de mes enφants, et j'aurais mieux aimé te payer un bon prix pour les serβir, que d'aller chercher uve φemme qui croira peut-être me φaire beaucoup de grâce en ve les détestant pas.

—Il ve φaut pas βoir comme ça les choses par le mauβais côté, répondit la petite Marie, en tevant la bride du cheβal pendant

que Gerμain πλaçait σon φils σur λe deβant du λarge bât gαrνι de πeau de chèβre: σι βοτre φemμe n'aiμe πas λes enφanτs, βous μe πrendrez à βοτre σerβιce λ'an πrochain, et, σoyez τranquille, je λes aμuserai σι bien qu'ils νe s'απerceβront de rien.

7. DANS LA LANDE

Ah çà, dıt Gerμain, lorσqu'ils eurent φait quelques πas, que βa-t-on πenσer à lα μaison en νe βoyant πas renτrer ce πetıt bonhomμe? Les πarenτs βont être inquieτs et le chercheront πarτout.

—Bous αllez dıre au canτonvier qui τraβaille là-haut σur lα rouτe, que βous l'emμevez, et βous lui recomμanderez d'αβertır βotre μonde.

—C'eσt βrai, Marie, τu t'αβıses de τout, τoi; μoi, je νe πenσais πlus que Jeanvie deβait être πar là.

—Et juστeμent, il deμeure τout près de lα μétairie; et il νe μanquera πas de φaire lα comμισsion.

Quand on eut αβısé à ceττe πrécaution, Gerμain reμıt lα juμent au τrot, et Πetıt-Πierre était σi joyeux, qu'il νe s'aπerçut πas τout de σuiτe qu'il n'αβait πas dîνé; μais le μouβeμent du cheβal lui creusant l'eστομac, il σe πrıt, au bout d'uνe lieue, à bâiller, à πâlır, et à conφeσσer qu'il μourait de φaim.

—Boilà que ça comμence, dıt Gerμain. Je σaβais bien que νous n'ırions πas loin σans que ce μonσieur criât lα φaim ou lα σoiφ.

—J'ai σoiφ auσσι! dıt Πetıt-Πierre.

—Eh bien! νous αllons donc enτrer dans le cαbaret de lα μère Rebec, à Corlay, au *Πoint du Jour*. Belle enσeigne, μais πauβre gîτe! Allons, Marie, τu boiras auσσι un doigt de βin.

—Non, νon, je n'ai besoin de rien, dıt-elle, je tiendrai lα juμent πendant que βous enτrerez αβec le πetıt.

—Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné ce matin le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

—Oh! je n'avais pas faim, j'avais trop de peine! et je vous jure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger.

—Il faut te forcer, petite; autrement tu seras malade. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pas arriver là-bas comme des affamés pour demander du pain avant de dire bonjour. Moi-même je veux te donner l'exemple, quoique je n'aie pas grand appétit; mais j'en viendrai à bout, vu que, après tout, je n'ai pas dîné non plus. Je vous voyais pleurer, toi et ta mère, et ça me troublait le cœur. Allons, allons, je vais attacher la Grise à la porte; descends, je le veux.

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et, en moins d'un quart d'heure, la grosse boiteuse réussit à leur servir une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clairet.

Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se passa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord; puis, peu à peu, la faim était revenue: car à seize ans on ne peut pas faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux. Les bonnes paroles que Germain sut lui dire pour la consoler et lui faire prendre courage produisirent aussi leur effet; elle fit effort pour se persuader que sept mois seraient bientôt passés, et pour songer au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à leur service. Mais comme elle commençait à s'égayer et à badiner avec le petit Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la fenêtre du

cabaret, la belle blue de la ballée qu'on boit tout entière de cette hauteur, et qui est si riante, si berte et si fertile. Marie regarda et demanda si de là on boyait les maisons de Belair.

—Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit point gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

—Ah! je la bois, dit la petite; et là-dessus elle recomença de pleurer.

—J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui! Allons, Marie, partons, ma fille; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande *brande*, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite, le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Magnier; mais il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles et la Sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardentes.

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières

σont σeμées exhαlaient des βaπeurs σι éπaισσes que, lorσque lα Grιse les τraβerσait, on ne s'en aπerceβait qu'au cλaποτeμent de σes πieds et à lα πeive qu'elλe αβait à les tιrer de lα βase.

Quand on eut enφin τrouβé uve beλλe αλlée bien droiτe, et qu'αrrιβé au bout, Gerμain chercha à βoir où il était, il s'aπerçut bien qu'il s'était πerdu; car le πère Maurιce, en λui exπλιquant σon cheμin, λui αβait dιt qu'à lα σortie des bois il aurait à deσcendre un bout de côτe très raide, à τraβerσer uve imμenσe πrairie et à πassσer deux φois lα rιβière à gué. Il λui αβait μême recomμandé d'enτrer dans ceττe rιβière αβec πrécaution, πarce qu'au comμencemeμt de lα σaison il y αβait eu de grandes πluies et que λ'eau πouβait être un πeu hauτe. Ne βoyant νι deσcenτe, νι πrairie, νι rιβière, μais lα λande uvie et bλanche comμe uve νaππe de νeige, Gerμain s'αrrêτα, chercha uve μaison, αττendιt un πassσant, et νe τrouβa rien qui πût le renσeigner. Alors il reβint σur σes πas et renτra dans les bois. Mais le brouillard s'épaισσιt encore πlus, lα λuve φut τout à φait βoilée, les cheμins étaient αφφreux, les φondrières πroφondes. Παr deux φois, lα Grιse φaillιt s'αbaττre; chargée comμe elλe λ'était, elλe πerdait courage, et, σι elλe conσerβait αssez de dισcerveμent πour νe πas σe heurτer conτre les αrbres, elλe νe πouβait emπêcher que ceux qui lα μonτaient n'euσσent αφφaire à de groσσes branches, qui βarraient le cheμin à lα hauτeur de leurs τêτes et qui les μeττaient φort en danger. Gerμain πerdιt σon chaπeau dans uve de ces rencontres et eut grand'πeive à le reτrouβer. Πetιt- Πierre s'était endorμι, et, σe laισσant αllер comμe un σαc, il embarrασσait τellemeμt les brαs de σon πère, que celui-cι νe πouβait πlus νι σouτenιr νι dιrιger le cheβal.

—Je crois que νous σomμes enσorcelés, dιt Gerμain en s'αrrêtant: car ces bois νe σont πas αssez grands πour qu'on s'y πerde, à μoins d'être ιβre, et il y α deux heures au μoins que νous y

tourvons sans pouβoir en sortır. Λα Grıse n'α qu'uve ıdée en tête, c'eσt de s'en retourver à λα μaison, et c'eσt ellе qui με φait tromπer. Σı vous βouλons vous en αllеr chez vous, vous n'αβons qu'à λα λaisσer φaire. Mais quand vous σomμes πeut-être à deux πas de λ'endroit où vous deβons coucher, il φaudrait être φou pour y revoncer et recomμencer uve σı λongue routе. Cепendant, je ve σais πlus que φaire. Je ve βois vı cieλ vı terre, et je crains que cet enφant-λà ve πrenve λα φièβre σı vous reστons dans ce damvé brouillard, ou qu'il ve σoit écrasé παr votre poids σı λe cheβaλ βient à s'αbaττre en αβant.

—Il ve φaut πas vous obστiver daβantage, dıt λα petıte Marie. Deσcendons, Gerμain; donvez-μoi λ'enφant, je λe porterai φort bien, et j'emπêcherai μieux que βous que λα caπe, σe dérangeant, ve λe λaisσe à découβert. Bous conduirez λα juμent παr λα brıde, et vous βerrons πeut-être πlus cλair quand vous σerons πlus près de λα terre.

Ce μoyen ve réuσσıt qu'à λes préserβer d'uve chute de cheβaλ, car λe brouillard ramπait et σembλait σe coλler à λα terre huμide. Λα μarche était pénıbλe, et ils φurent bientôt σı haraσσés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enφin un endroit σec σous de grands chêves. Λα petıte Marie était en vage, μais ellе ve σe πlaignait vı ve s'inquiétait de rien. Occupée σeuleμent de λ'enφant, ellе s'αssıt σur λe σabλe et λe coucha σur σes gevoux, tandıs que Gerμain exπlorait λes enβırons, αprès αβoir πασσé λes rêves de λα Grıse dans uve branche d'arbre.

Mais λα Grıse, qui s'envuyait φort de ce βoyage, donva un coup de reins, dégagea λes rêves, romπıt λes σangλes, et lâchant, παr μavière d'αcquit, uve deμı-douζaive de ruades πlus haut que σa tête, παrtıt à τraβers λes taillıs, μontrant φort bien qu'ellе n'αβait besoin de πerσonve pour retrouβer σon cheμin.

—Çà, dıt Gerµain, απrès αβoir βaiveµent cherché à λα rαττraπer, νous βoicı à πied, et rien νe νous σerβırait de νous τrouβer dans λe bon cheµin, car il νous φaudrait τraβerσer λα rıβière à πied; et à βoir comµe ces routes σont πλeives d'eau, νous πouβons être σûrs que λα πrairie eσt σous λα rıβière. Nous νe convaiσσons πas λes autres πασσages. Il νous φaut donc αττendre que ce brouillard σe dıσσıπe; ça νe πeut πas durer πλus d'uνe heure ou deux. Quand νous βerrons cλair, νous chercherons uνe µaison, λα πreµière βevue à λα λısière du bois; µais à πrésent νous νe πouβons σortır d'ıcı; il y α λà uνe φoσσe, un étang, je νe σais quoi deβant νous; et derrière, je νe σaurais πas νon πλus dıre ce qu'il y α, car je νe comπrends πλus πar quel côté νous σomµes arrıβés.

8. SOUS LES GRANDS CHENES

Eh bien! πrevons πatience, Gerμain, dιt λα πetιτe Marie. Nous νe σomμes πas μaλ σur cettе πetιτe hauteur. Λα πλuie νe πerce πas λα φeuillée de ces gros chêves, et νous πouβons αλλuμer du φeu, car je σens de βieilles σouches qui νe tienνent à rien et qui σont αssez sèches πour φlamber. Bous αβez bien du φeu, Gerμain? Bous φuμiez βotre πιπe tantôt.

—J'en αβais! μon briquet était sur λe bât dans μon σac, αβec λe gιbier que je πortais à μa φuture; μais λα μaudιte juμent α tout emπorté, μêμe μon μanteau, qu'eλλe βa πerdre et déchιrer à toutes λes branches.

—Non πas, Gerμain; λα bâtive, λe μanteau, λe σac, tout eσt λà πar terre, à βos πieds. Λa Grιse α caσσé λes σangλes et tout jeté à côté d'eλλe en πartant.

—C'eσt, βrai Dieu, certain! dιt λe λaboureur; et σι νous πouβons trouβer un πeu de bois μort à tâtons, νous réuσσιrons à νous σécher et à νous réchauφφer.

—Ce n'eσt πas dιφφιcile, dιt λα πetιτe Marie, λe bois μort craque πartout σous λes πieds; μais donνez-μoi d'αbord ιcι λα bâtive.

—Qu'en βeux-tu φaire?

—Un λιt πour λe πetιt: νon, πas comμe ça, à λ'enβers; il νe roulera πas dans λα ruelλe; et c'eσt encore tout chaud du dos de λα bête. Caλez-μoi ça de chaque côté αβec ces πierres que βous βoyez λà!

—Je νe λes βois πas, μoi! Tu as donc des yeux de chat!

—Tenez! βoilà qui eσt φait, Gerμain! Donνez-μoi βotre μanteau, que j'enβeλoππe σes πetιts πieds, et μa caπe πar- deσσus σon

corps. Boyez! s'il n'est pas couché là aussi bien que dans son lit! et tâtez-le comme il a chaud!

—C'est brai! tu t'entends à soigner les enfants, Marie!

—Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez votre briquet dans votre sac, et je vais arranger le bois.

—Ce bois ne prendra jamais, il est trop humide.

—Vous doutez de tout, Germain! vous ne vous souvenez donc pas d'avoir été pâtour et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau milieu de la pluie?

—Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes; mais moi j'ai été toucheur de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

—C'est pour cela que vous êtes plus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâti ce bûcher, vous allez voir s'il ne flambera pas! Donnez-moi le feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien! souffle à présent; vous n'êtes pas poumonique?

—Non pas que je sache, dit Germain en soufflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un instant, la flamme brilla, jeta d'abord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâtres sous le feuillage des chênes, luttant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

—Maintenant, je vais m'asseoir auprès du petit pour qu'il ne lui tombe pas d'étincelles sur le corps, dit la jeune fille. Vous, mettez du bois et avisez le feu, Germain! nous n'attraperons ici ni fièvre ni rhume, je vous en réponds.

—Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain, et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ravigé, et le cœur me revient; car avec les jambes mouillées jusqu'aux

genoux, et l'idée de rester comme cela jusqu'au point du jour, j'étais de fort mauvaise humeur tout à l'heure.

—Et quand on est de mauvaise humeur, on ne s'abise de rien, reprit la petite Marie.

—Et tu n'es donc jamais de mauvaise humeur, toi?

—Eh non! jamais. A quoi bon?

—Oh! ce n'est bon à rien, certainement; mais le moyen de s'en empêcher, quand on a des envuis! Dieu sait que tu n'en as pas manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite: car tu n'as pas toujours été heureuse!

—C'est brai, nous avons souffert, ma pauvre mère et moi. Nous avions du chagrin, mais nous ne perdions jamais courage.

—Je ne perdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce fût, dit Germain; mais la misère me fâcherait; car je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'avait fait riche et je le suis encore; je le serai tant que je travaillerai à la métairie: ce sera toujours, j'espère; mais chacun doit avoir sa peine! j'ai souffert autrement.

—Oui, vous avez perdu votre femme, et c'est grand'pitié!

—N'est-ce pas?

—Oh! je l'ai bien pleurée, allez, Germain! car elle était si bonne! Tenez, n'en parlons plus; car je la pleurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me revenir aujourd'hui.

—C'est brai qu'elle t'aimait beaucoup, petite Marie! elle faisait grand cas de toi et de ta mère. Allons! tu pleures? Voyons, ma fille, je ne veux pas pleurer, moi…

—Vous pleurez, pourtant, Germain! Vous pleurez aussi! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme? Ne vous gênez pas, allez! je suis bien de moitié avec vous dans cette peine- là!

—Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu; tu as tes jupes toutes mouillées aussi, pauvre petite fille! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chauffe-toi mieux que ça.

—J'ai assez chaud, dit Marie; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je suis très bien.

—Le fait est qu'on n'est pas mal ici, dit Germain en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie?

—Moi? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

—Eh bien, c'est commode une femme comme toi; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

—Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Est-ce que vous rêvez?

—Oui, je crois que je rêve, répondit Germain; c'est la faim qui me fait divaguer peut-être!

—Que vous êtes donc gourmand! reprit-elle en s'égayant un peu à son tour; eh bien! si vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire?

—Diantre! c'est une bonne idée! mais le présent à mon futur beau-père?

—Vous avez six perdrix et un lièvre! Je pense qu'il ne faut pas tout cela pour vous rassasier?

—Mais φaire cuire celα ici, sαns broche et sαns λandiers, ça deβiendrα du chαrbon!

—Non παs, dit λα petite Marie; je me chαrge de βous le φaire cuire sous λα cendre sαns goût de φumée. Est-ce que βous n'αβez jamais αttrapé d'αlouettes dans les chαmps, et que βous ne les αβez πas φait cuire entre deux πierres? Ah! c'est βrai! j'oublie que βous n'αβez πas été πastour! Boyons, πlumez cette πerdrix! Πas si φort! βous lui αrrαchez lα πeau!

—Tu πourrais bien πlumer l'autre pour me montrer!

—Bous βoulez donc en mαnger deux? Quel ogre! Allons, les βoilà πlumées, je βais les cuire.

—Tu φerais une πarφaite cantivière, petite Marie; mais, πar mαlheur, tu n'αs πas de cantive, et je serai réduit à boire l'eau de cette mαre.

—Bous βoudriez du βin, πas βrai? Il βous φaudrait πeut-être du cαφé? βous βous croyez à lα φoire sous lα rαmée! Αππelez l'aubergiste: de lα liqueur au φin lαboureur de Belair!

—Ah! petite méchante, βous βous moquez de moi? Bous ne boiriez πas du βin, βous, si βous en αβiez?

—Moi? j'en ai bu ce soir αβec βous chez lα Rebec, pour lα seconde φois de mα βie; mais si βous êtes bien sαge, je βais βous en donner une bouteille quasi πleine, et du bon encore!

—Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément?

—Est-ce que βous n'αβez πas φait lα folie de demander deux bouteilles de βin à lα Rebec? Bous en αβez bu une αβec βotre petit, et j'ai à πeine αβalé trois gouttes de celle que βous αβiez mise deβant moi. Cependant βous les αβez πayées toutes les deux sαns y regαrder.

—Eh bien?

—Eh bien, j'ai µıs dans µon πavier ceλλe qui n'αβait πas été bue, πarce que j'ai πensé que βous ou βotre πetıt auriez σoiφ en routε; et λα βoilà.

—Tu es λα φille λα πlus αβısée que j'aie jaµais rencontrée. Boyez! ellε πleurait πourtant, cettε πauβre enφant, en σortant de λ'auberge! ça νe λ'α πas emπêchée de πensεr aux autres πlus qu'à ellε-µême. Πetıtε Marie, λ'homµe qui t'épousera νe σera πas σot.

—Je λ'εσπère, car je n'aiµerais πas un σot. Allons, µangez βos πerdrıx, ellεs σont cuites à πoint; et, φautε de πain, βous βous contentεrez de châtaignes.

—Et où diabλe αs-tu πrıs ausσı des châtaignes?

—C'εσt bien étonνant! tout λe λong du cheµin, j'en ai πrıs aux branches en πασσant, et j'en ai remπlı µes πoches.

—Et ellεs σont cuitεs ausσı?

—A quoi donc aurais-je eu λ'εσπrıt σı je νe λes αβais πas µıses dans λe φeu dès qu'il α été αllumé? Ça σe φait toujours, aux chamπs.

—Ah çà, πetıtε Marie, νous αllons σouπer enσembλe! je βeux boire à τα σanté et τe souhaiter un bon µarı… là, comµe τu λe souhaiterais toi-µême. Dıs-µoi un πeu celα!

—J'en σerais φort emπêchée, Gerµain, car je n'y ai πas encore σongé.

—Comµent, πas du tout? jaµais? dıt Gerµain, en comµençant à µanger αβec un αππétıt de λaboureur, µais couπant λes µeilleurs µorceaux πour λes oφφrır à σα comπagne, qui reφusα obστinémεnt et σe contεntα de quelques châtaignes. Dıs-µoi donc, πetıtε Marie, reπrıt-il, βoyant qu'ellε νe σongeait πas à λui répondre, τu n'αs πas encore eu λ'ıdée du µariage? τu es en âge, πourtant!

—Peut-être, dit-elle; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.

—Pauvre fille! je voudrais que le père Maurice voulût bien me donner cent écus pour t'en faire cadeau.

—Grand merci, Germain. Eh bien! qu'est-ce qu'on dirait de moi?

—Que veux-tu qu'on dise? on sait bien que je suis vieux et que je ne peux pas t'épouser. Alors on ne supposerait pas que je… que tu…

—Dites donc, laboureur! voilà votre enfant qui se réveille, dit la petite Marie.

9. LA PRIERE DU SOIR

Πετιτ-Πierre s'était σουλεβé et regαrdait αυτour de λui d'un air πενσιφ.

—Ah! il n'en φait jαμais d'αυτre quand il εντend μanger, celui-là! dιt Gerμain: λe bruit du cavon νe λe rébeillerait πας; μais quand on reμue λes μâchoires auπrès de λui, il ouβre λes yeux τout de συιτe.

—Bous αβez dû êτre comμe ça à σon âge, dιt λα πετιτe Mαrie αβec un σourιre μαλin. Αλλons, μon πετιτ Πierre, τu cherches τon cieλ de λιτ? Il eστ φait de βerdure, ce σoir, μon enφant; μais τon πère n'en σouπe πας μoins. Beux-τu σouπer αβec λui? Je n'ai πας μangé τα πart; je μe doutais bien que τu λα réclαμerais!

—Mαrie, je βeux que τu μanges, s'écria λe λαboureur, je νe μangerai πλus. Je συis un βorαce, un grooσier: τoi, τu τe πριβes πour νous, ce n'eστ πας juστe, j'en ai honτe. Tiens, ça m'ôτe λα φaim; je νe βeux πας que μon φils σouπe, σι τu νe σouπes πας.

—Λaισσez-νous τranquilles, réπondιt λα πετιτe Mαrie, βous n'αβez πας λα cλeφ de νos αππétιτs. Λe μien eστ φerμé aujourd'hui, μais celui de βοτre Πierre eστ ouβert comμe celui d'un πετιτ λoup. Tevez, βoyez comμe il s'y πrend! Oh! ce σerα auσσι un rude λαboureur!

En eφφet, Πετιτ-Πierre μοντrα bientôt de qui il était φils, et à πeive éβeillé, νe comπrevant νι où il était, νι comμent il y était βevu, il σe μιτ à déβorer. Πuis, quand il n'eut πλus φaim, σe τrouβant excιτé comμe il αrrιβe aux enφanτs qui romπent λeurs hαbιτudes, il eut πλus d'eσπrιτ, πlus de curiosιté et πλus de raisonνeμent qu'à λ'ordivaire. Il σe φιτ exπλιquer où il était, et quand il συt que c'était au μilieu d'un bois, il eut un πeu πeur.

—Y α-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père.

—Non, φit le père, il n'y en α point. Ne crains rien.

—Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?

—Boyez-bous ce raisonveur? dit Germain embarrassé.

—Il α raison, reprit la petite Marie, bous lui avez dit cela: il α bonne mémoire, il s'en soubient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y α pas de méchantes bêtes.

—Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

—Assez loin; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en bevait ici, ton père les tuerait.

—Et toi aussi, petite Marie?

—Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien dessus!

—Oui, oui, dit l'enφant evorgueilli, en prevant uve pose héroïque, nous les tuerions!

—Il n'y α personne comme toi pour parler aux enφants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur φaire entendre raison. Il est brai qu'il n'y α pas longtemps que tu étais toi-même un petit enφant, et tu te soubiens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'uve φemme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenve avec peive à babiller et à raisonner avec des marmots.

—Pourquoi donc pas, Germain? Je ne sais pourquoi bous avez uve mauvaise idée touchant cette φemme; bous en reviendrez!

—Au diablе lα φemμe! dιt Gerμain. Je βoudrais en être reβevu πour n'y πlus retourver. Qu'ai-je besoin d'uve φemμe que je ve convais πas?

—Mon πetιt père, dιt λ'enφant, πourquoi donc eσt-ce que τu πarles τoujours de τα φemμe aujourd'hui, πuisqu'elle eσt μorτe?…

—Hélas! τu ve λ'as donc πas oubλiée, τoi, τα πauβre chère μère?

—Non, πuisque je λ'ai βu μeττre dans uve belle boîτe de bois blanc, et que μa grand'μère m'α conduit auπrès πour λ'embrασσer et λui dure adieu!… Elle était τoutе blanche et τoutе φroide, et τous les σoirs μa τantе me φait πrier le bon Dieu πour qu'elle aille σe réchauφφer αβec λui dans le cieλ. Crois-τu qu'elle y σoit, à πrésent?

—Je λ'eσπère, μon enφant; μais il φaut τoujours πrier, ça φait βoir à τα μère que τu λ'aiμes.

—Je βas dιre μa πrière, reπrιt λ'enφant; je n'ai πas πensé à λa dιre ce σoir. Mais je ve πeux πas λa dιre τout σeuλ; j'en oubλie τoujours un πeu. Il φaut que λa πetιte Marie m'aide.

—Oui, μon Πierre, je βas t'aider, dιt λa jeuve φille. Biens λà τe μeττre à gevoux sur μoi.

Λ'enφant s'agevouilla sur λa juπe de λa jeuve φille, joignιt σes πetιtes μains, et σe μιt à réciter σa πrière, d'abord αβec αττention et φerβeur, car il σaβait très bien le comμenceμent; πuis αβec πlus de lenteur et d'hésιtation, et enφin répétant μot à μot ce que λui dιctait λa πetιte Marie, lorσqu'il arrιβa à cet endroit de σon oraison, où le σomμeil le gagnant chaque σoir, il n'αβait jaμais πu λ'αππrendre jusqu'au bout. Cettе φois encore, le τraβail de λ'αττention et λa μonotonie de σon πroπre accent πroduisιrent leur eφφet accoutuμé, il ne πrononça πlus qu'αβec eφφort les

dervières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois fois; sa tête s'appesantit et se pencha sur la poitrine de Marie: ses mains se détendirent, se séparèrent et retombèrent ouvertes sur ses genoux. A la lueur du feu du bivouac, Germain regarda son petit ange assoupi sur le cœur de la jeune fille, qui, le soutenant dans ses bras et réchauffant ses cheveux blonds de sa pure haleine, s'était laissée aller aussi à une rêverie pieuse, et priait pendant pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exprimer ce qu'elle lui inspirait d'estime et de reconnaissance, mais ne trouva rien qui pût rendre sa pensée. Il s'approcha d'elle pour embrasser son fils qu'elle tenait toujours pressé contre son sein, et il eut peine à détacher ses lèvres du front du petit Pierre.

—Bous l'embrassez trop fort, lui dit Marie en repoussant doucement la tête du laboureur, bous allez le réveiller. Laissez-moi le recoucher puisque le boilà reparti pour les rêves du paradis.

L'enfant se laissa coucher, mais en s'étendant sur la peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur la Grise. Puis, ouvrant ses grands yeux bleus, et les tenant fixés vers les branches pendant une minute, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait glissé dans son esprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'approche du sommeil. "Mon petit père, dit-il, si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie."

Et, sans attendre de réponse, il ferma les yeux et s'endormit.

10. MALGRE LE FROID

Λα πετιτε Marie νε παrut πας φaire d'autre αττention aux παrolες biζarres de λ'enφant que de λes regarder comμe uνe παrolε d'aμitié; ελλe λ'enβelοππα αβec σoin, raνiμa λe φeu, et, comμe λe brouillard endorμι σur λα μare βoisive νe παraiσσait νυλλeμent πrès de s'éclaircιr, ελλe conσeilla à Gerμain de s'arranger auπrès du φeu πour φaire un σomμe.

—Je βois que celα βous βient déjà, λui dιt-ελλe, car βous νe dιtes πlus μot, et βous regardez λα braise comμe βotre πetιt φaisait tout à λ'heure. Αλλons, dorμez, je βeillerai à λ'enφant et à βous.

—C'eσt toi qui dorμιras, répondιt λe λaboureur, et μoi je βous garderai tous λes deux, car jaμais je n'ai eu μoins enβie de dorμιr; j'ai cinquante ιdées dans λα tête.

—Cinquante, c'eσt beaucoup, dιt λα φillette αβec uνe intention un πeu μoqueuse; il y α tant de gens qui σeraient heureux d'en αβoir uνe!

—Eh bien! σι je νe σuis πas caπaβle d'en αβoir cinquante, j'en ai du μoins uνe qui νe μe lâche πas deπuis uνe heure.

—Et je βas βous λα dιre, ainσι que ceλles que βous αβiez auπaraβant.

—Eh bien! oui, dιs-λa σι tu λa deβives, Marie; dιs-λa-μoi toi-μême, ça μe φera πlaisιr.

—Il y α uνe heure, reπrιt-ελλe, βous αβiez λ'ιdée de μanger… et à πrésent βous αβez λ'ιdée de dorμιr.

—Marie, je νe σuis qu'un bouβier, μais βraiμent tu μe πrends πour un bœuφ. Tu es uνe μéchante φille, et je βois bien que tu νe

βeux πoint causer αβec μoi. Dors donc, celα βaudrα μieux que de crιtιquer un homμe qui n'eσt πas gai.

—Σι βous βoulez causer, causons, dιt λα πetιte φille en σe couchant à deμι auπrès de λ'enφant, et en αππuyant σα tête conτre λe bât. Bous êτes en τrain de βous τourμenτer, Gerμain, et en celα βous ve μonτrez πas beaucoup de courage πour un homμe. Que ve dιrais-je πas, μoi, σι je ve μe défendais πas de μon μieux conτre μon πroπre chagrin?

—Oui, σans douτe, et c'eσt λà juστeμent ce qui m'occuπe, μα πauβre enφant! Tu βas βιβre λoin de τes πarenτs et dans un βilain πays de λandes et de μarécages, où τu αττraπeras λes φièβres d'auτomve, où λes bêτes à λaive ve πroφιτent πas, ce qui chagrive τoujours uve bergère qui α bonve inτention; enφin τu σeras au μilieu d'étrangers qui ve σeront πeut-être πas bons πour τoi, qui ve comπrendront πas ce que τu βaux. Tiens, ça μe φait πlus de πeive que je ve πeux τe λe dιre, et j'ai enβie de τe raμever chez τα μère au λieu d'αλλer à Φourche.

—Bous πarλez αβec beaucoup de bonτé, μais σans raison, μon πauβre Gerμain; on ve doit πas être lâche πour σes aμιs, et au λieu de μe μonτrer λe μauβais côτé de μon σort, βous deβriez m'en μonτrer λe bon, comμe βous φaisiez quand vous αβons goûτé chez λα Rebec.

—Que βeux-τu! ça μe πaraισσait ainσι dans ce μoμent-λà, et à πrésent ça μe πaraît auτreμent. Tu φerais μieux de τrouβer un μarι.

—Ça ve σe πeut πas, Gerμain, je βous λ'ai dιt; et comμe ça ve σe πeut πas, je n'y πenσe πas.

—Mais enφin σι ça σe τrouβait? Πeut-être que σι τu βoulais μe dιre comμent τu σouhaiτerais qu'il φût, je πarβiendrais à iμagiver queλqu'un.

—Imaginer n'est pas trouver. Moi, je n'imagine rien puisque c'est inutile.

—Tu n'aurais pas l'idée de trouver un riche?

—Non, bien sûr, puisque je suis pauvre comme Job.

—Mais s'il était à son aise, ça ne te ferait pas de peine d'être bien logée, bien nourrie, bien bêtue et dans une famille de braves gens qui te permettrait d'assister ta mère?

—Oh! pour cela, oui! assister ma mère est tout mon souhait.

—Et si cela se rencontrait, quand même l'homme ne serait pas de la première jeunesse, tu ne ferais pas trop la difficile?

—Ah! pardonnez-moi, Germain. C'est justement la chose à laquelle je tiendrais. Je n'aimerais pas un vieux!

—Un vieux, sans doute; mais, par exemple, un homme de mon âge?

—Votre âge est vieux pour moi, Germain; j'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ne soit pas si joli homme que vous.

—Tu aimerais mieux Bastien le porcher? dit Germain avec humeur. Un garçon qui a les yeux faits comme les bêtes qu'il mène?

—Je passerais par-dessus ses yeux, à cause de ses dix-huit ans.

Germain se sentit horriblement jaloux.

—Allons, dit-il, je vois que tu en tiens pour Bastien. C'est une drôle d'idée, pas moins!

—Oui, ce serait une drôle d'idée, répondit la petite Marie en riant aux éclats, et ça ferait un drôle de mari. On lui ferait accroire tout ce qu'on voudrait. Par exemple, l'autre jour, j'avais ramassé une tomate dans le jardin à monsieur le curé; je lui ai dit que c'était une belle pomme rouge, et il a mordu dedans comme un

goulu. Si vous avez vu quelle grimace! Mon Dieu, qu'il était vilain!

—Tu ne l'aimes donc pas, puisque tu te moques de lui?

—Ce ne serait pas une raison. Mais je ne l'aime pas: il est brutal avec sa petite sœur, et il est malpropre.

—Eh bien! tu ne te sens pas portée pour quelque autre?

—Qu'est-ce que ça vous fait, Germain?

—Ça ne me fait rien, c'est pour parler. Je vois, petite fille, que tu as déjà un galant dans la tête.

—Non, Germain, vous vous trompez, je n'en ai pas encore; ça pourra venir plus tard: mais puisque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amassé, je suis destinée à me marier tard et avec un vieux.

—Eh bien, prends-en un vieux tout de suite.

—Non pas! quand je ne serai plus jeune, ça me sera égal; à présent, ce serait différent.

—Je vois bien, Marie, que je te déplais: c'est assez clair, dit Germain avec dépit, et sans peser ses paroles.

La petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha vers elle: elle dormait; elle était tombée vaincue et comme foudroyée par le sommeil, comme font les enfants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait attention à ses dernières paroles; il reconnut qu'elles n'étaient point sages, et il lui tourna le dos pour se distraire et changer de pensée.

Mais il eut beau faire, il ne put s'endormir, ni songer à autre chose qu'à ce qu'il devait de dire. Il tourna vingt fois autour du feu, il s'éloigna, il revint; enfin, se sentant aussi agité que s'il

eût αβαlé de λα πoudre à cavon, il s'αππuya conτre λ'arbre qui αbrιτait λes deux enφanτs et λes regardα dorμιr.

—Je ve σais πas comμent je ve m'étais jaμais αperçu, πensait- il, que cette πetite Marie est λα πlus jolie φille du πays!… Elle n'α πas beaucoup de coulеur, μais elle α un πetιt βisage φrais comμe uve rose de buissons! Quelle gentille bouche et quel μignon πetιt vez!… Elle n'est πas grande pour son âge, μais elle est φaite comμe uve πetite caille et légère comμe un πetιt πinson!… Je ve σais πas pourquoi on φait tant de cas chez vous d'uve grande et grossе φemμe bien βerμeille… Λα μienve était πlutôt μince et πâle, et elle με πlaisait παr- desσus tout… Celle-cι est toute délιcate, μais elle ve s'en porte πas πlus μal, et elle est jolie à βoir comμe un cheβreau blanc!… Et πuis, quel air doux et honvête! comμe on lιt son bon cœur dans σes yeux, μême lorσqu'ils sont φerμés pour dorμιr!… Quant à de λ'espιrιt, elle en α πlus que μα chère Catherive n'en αβait, il φaut en conβevιr, et on ve s'envuierait πas αβec elle… C'est gai, c'est σage, c'est λaborieux, c'est aiμant, et c'est drôle. Je ve βois πas ce qu'on pourrait souhaiter de μieux….

Mais qu'ai-je à m'occuper de tout celα? reπrevait Gerμain, en tâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ve βoudrait πas en entendre παrler, et toute λα φaμille με traiterait de φou!… D'ailleurs, elle-μême ve βoudrait πas de μoi, λα πauβre enφant!… Elle με trouβe trop βieux: elle με λ'α dιt… Elle n'est πas intéresσée, elle σe σoucie πeu d'αβoir encore de λα μisère et de λα peive, de porter de πauβres habιts, et de souφφrιr de λα φaim pendant deux ou trois μois de λ'anvée, pourβu qu'elle contente son cœur un jour, et qu'elle puisσe se donver à un μarι qui λui πlairα… elle α raison, elle! je φerais de μême à σα πlace… et, dès à πrésent, σι je pouβais suiβre μα βolonté, au λieu de

m'embarquer dans un mariage qui ne me sourit pas, je choisirais une fille à mon gré…

Plus Germain cherchait à raisonner et à se calmer, moins il en bevait à bout. Il s'en allait à bingt pas de là, se perdre dans le brouillard; et puis, tout d'un coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.

—Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants! dit Germain en se retirant bien vite. J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et se rendormit. Germain passa de l'autre côté du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard se dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu se reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches anguleuses des vieux arbres, hérissées de pâles lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste, que Germain, las d'y souffrir, se mit à chanter et à jeter des pierres dans l'eau pour s'étourdir

sur l'envui effrayant de la solitude. Il désirait aussi réveiller la petite Marie; et lorsqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route.

—Dans deux heures, lui dit-il, l'approche du jour rendra l'air si froid, que vous ne pourrons plus y tenir, malgré notre feu... A présent, on voit à se conduire, et vous trouverons bien une maison qui vous ouvrira, ou du moins quelque grange où vous pourrons passer à couvert le reste de la nuit.

Marie n'avait pas de volonté; et, quoiqu'elle eût encore grande envie de dormir, elle se disposa à suivre Germain.

Celui-ci prit son fils dans ses bras sans le réveiller, et voulut que Marie s'approchât de lui pour se cacher dans son manteau, puisqu'elle ne voulait pas reprendre sa cape roulée autour du petit Pierre.

Quand il sentit la jeune fille si près de lui, Germain, qui s'était distrait et égayé un instant, recommença à perdre la tête. Deux ou trois fois il s'éloigna brusquement, et la laissa marcher seule. Puis voyant qu'elle avait peine à le suivre, il l'attendait, l'attirait vivement près de lui, et la pressait si fort, qu'elle en était étonnée et même fâchée sans oser le dire.

Comme ils ne savaient point du tout de quelle direction ils étaient partis, ils ne savaient pas celle qu'ils suivaient; si bien qu'ils remontèrent encore une fois tout le bois, se retrouvèrent, de nouveau, en face de la lande déserte, revinrent sur leurs pas, et, après avoir tourné et marché longtemps, ils aperçurent de la clarté à travers les branches.

—Bon! voici une maison, dit Germain, et des gens déjà éveillés, puisque le feu est allumé. Il est donc bien tard?

Mais ce n'était pas une maison: c'était le feu de bivouac qu'ils avaient couvert en partant, et qui s'était rallumé à la brise...

Ils αβaient μαrché πendant deux heures πour σe reτrouβer au πoint de déπαrt.

11. A LA BELLE ETOILE

Πour λe coup j'y revonce! dıt Gerμain en φraππant du πied. On vous α jeté un σort, c'eσt bien σûr, et vous ve σortırons d'ıcı qu'au grand jour. Il φaut que cet endroit σoit endiabλé.

—Aλλons, αλλons, ve vous φâchons πas, dıt Marie, et πrevons-en votre πartı. Nous φerons un πλus grand φeu, λ'enφant eσt σı bien enβeλoππé qu'il ve rısque rien, et πour πaσσer uve vuit dehors vous n'en μourrons πoint. Où αβez-βous caché λα bâtive, Gerμain? Au μilieu des grands houx, grand étourdı! C'eσt comμode πour αλλer λα reπrendre!

—Tiens λ'enφant, πrends-λe, que je retıre σon λıt des brousσailles; je ve βeux πas que tu te πiques λes μains.

—C'eσt φait, βoicı λe λıt, et quelques πiqûres ve σont πas des couπs de σabre, reπrıt λα braβe πetıte φille.

Eλλe πrocéda de vouβeau au coucher du πetıt Πierre, qui était σı bien endorμı cette φois qu'il ve s'aπerçut en rien de ce vouβeau βoyage. Gerμain μıt tant de bois au φeu que toute λα forêt en reσπlendıt à λα ronde; μais λα πetıte Marie n'en pouβait πlus, et quoiqu'eλλe ve σe πlaignît de rien, eλλe ve σe σoutevait πlus sur σes jambes. Eλλe était pâλe et σes dents cλaquaient de φroid et de φaibλeσσe. Gerμain λα πrıt dans σes bras pour λα réchauφφer; et λ'inquiétude, λα comπaσσion, des μouβeμents de tendreσσe ırrésıstıbλe s'emπarant de σon cœur, φırent taire σes σens. Σα λangue σe déλia comμe πar μıracλe, et toute honte ceσσant:

—Marie, λui dıt-il, tu μe πλais, et je σuis bien μaλheureux de ve πas te πλaire. Σı tu βouλais m'acceπter pour ton μarı, il n'y aurait νı beau-père, νı parents, νı βoisins, νı conσeils qui puσσent m'emπêcher de μe donver à toi. Je σais que tu rendrais μes

enφantѕ heureux, que τu λeur αππrendrais à reσπecτer λe σouβeνir de λeur mère, et, μa conσcience étant en reπos, je πourrais conτenτer μon cœur. J'ai τoujours eu de λ'aμitié πour τoi, et à πrésent je μe σens σi aμoureux que σi τu μe deμandais de φaire τouτe μa βie τes μille βolonτés, je τe λe jurerais σur λ'heure. Bois, je t'en πrie, comμe je t'aiμe, et τâche d'oubλier μon âge. Пenσe que c'eσt uve φauσσe ιdée qu'on σe φait quand on croit qu'un homμe de τrenτe ans eσt βieux. D'ailleurs je n'ai que βingt-huit ans! uve jeuve φille craint de σe φaire crιτιquer en πrevant un homμe qui α dιx ou douζe ans de πλus qu'eλλe, πarce que ce n'eσt πas λa couτuμe du πays; μais j'ai enτendu dure que dans d'autres πays on ve regardait πoint à ceλa; qu'au conτraire on aiμait μieux donver πour σoutien, à uve jeuveσσe, un homμe raisonvabλe et d'un courage bien éπrouβé qu'un jeuve gars qui πeut σe déranger, et, de bon σujet qu'on λe croyait, deβenιr un μauβais garveμent. D'ailleurs, λes anvées ve φont πas τoujours λ'âge. Ceλa dépend de λa φorce et de λa σanτé qu'on a. Quand un homμe eσt usé πar trop de τraβail et de μisère ou πar λa μauβaise conduiτe, il eσt βieux aβant βingt-cinq ans. Au λieu que μoi… Mais τu ve m'écouτes πas, Marie.

—Σι φait, Gerμain, je βous enτends bien, répondιt λa πetιτe Marie, μais je σonge à ce que m'a τoujours dιt μa mère: c'eσt qu'uve φemμe de σoixanτe ans eσt bien à πλaindre quand σon μarι en α σoixanτe-dιx ou σoixanτe-quinζe, et qu'il ve πeut πλus τraβailler πour λa vourrιr. Il deβient inφιrμe, et il φaut qu'eλle λe σoigne à λ'âge où eλle comμencerait eλle-μême à αβoir grand besoin de ménageμent et de reπos. C'eσt ainσι qu'on arrιβe à φivιr σur λa πaille.

—Λes πarenτs ont raison de dιre ceλa, j'en conβiens, Marie, reπrιt Gerμain; μais enφin ils σacrιφieraient τout λe τemπs de λa jeuveσσe, qui eσt λe μeilleur, à πréβoir ce qu'on deβiendra à λ'âge

où λ'on n'eσt πlus bon à rien, et où il eσt indιφφérent de φινιr d'uve μavière ou d'uve autre. Mais μoi, je ve σuis πas dans le danger de μourιr de φaim σur μes βieux jours. Je σuis à μême d'aμασσer quelque chose, πuisque, βιβant αβec les πarents de μa φemμe, je τraβaille beaucoup et ve dépenσe rien. D'ailleurs, je t'aiμerai tant, βois-tu, que ça m'emπêcherα de βieillιr. On dιt que quand un homμe eσt heureux, il σe conσerβe, et je σens bien que je σuis πlus jeuve que Bασtien pour t'aiμer; car il ve t'aiμe πas, lui, il eσt trop bête, trop enφant pour comπrendre comμe tu es joλie et bonve, et φaite pour être recherchée. Aλλons, Marie, ve μe détesτe πas, je ve σuis πas un méchant homμe: j'ai rendu μa Cατherive heureuse, eλle α dιt deβant Dieu à σon λιt de μort qu'eλle n'αβait jaμais eu de μoi que du conτentεμent, et eλle m'α recomμandé de μe reμarier. Il σembλe que σon eσπrιt ait πarlé ce σoir à σon enφant, au μoμent où il s'eσt endorμι. Eσt-ce que τu n'αs πas entendu ce qu'il dιsait? et comμe σα πetιτe bouche trembλait, πendant que σes yeux regardaient en λ'air quelque chose que nous ve πouβions πas βoir! Il βoyait σα mère, σois-en sûre, et c'était eλle qui λui φaisait dιre qu'il τe βouλait pour λα remπλacer.

—Gerμain, réπondιt Marie, tout étonvée et τoutε πensιβe, βous πarλez honvêtεμent et tout ce que βous dιtes eσt βrai. Je suis sûre que je φerais bien de βous aiμer, σι ça ve μécontentait πas trop βos πarents: μais que βouλez-βous que j'y φασσe? λe cœur ve m'en dιt πas pour βous. Je βous aiμe bien, μais quoique βotre âge ve βous enλaidισσe πas, il μe φait πeur. Il μe σembλe que βous êtes quelque chose pour μoi, comμe un oncλe ou un πarrain; que je βous dois λe reσπect, et que βous auriez des μoμents où βous μe τraiteriez comμe uve πetιτe φille πlutôt que comμe βotre φemμe et βotre égaλe. Enφin, μes caμarades σe μoqueraient πeut-être de

moi, et quoique ça soit une sottise de faire attention à cela, je crois que je serais honteuse et un peu triste le jour de mes noces.

—Ce sont là des raisons d'enfant; tu parles tout à fait comme un enfant, Marie!

—Eh bien! oui, je suis un enfant, dit-elle, et c'est à cause de cela que je crains un homme trop raisonnable. Vous voyez bien que je suis trop jeune pour vous, puisque déjà vous me reprochez de parler sans raison! Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.

—Hélas! mon Dieu, que je suis donc à plaindre d'être si maladroit et de dire si mal ce que je pense! s'écria Germain. Marie, vous ne m'aimez pas, voilà le fait; vous me trouvez trop simple et trop lourd. Si vous m'aimiez un peu, vous ne verriez pas si clairement mes défauts. Mais vous ne m'aimez pas, voilà!

—Eh bien! ce n'est pas ma faute, répondit-elle, un peu blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus; j'y fais mon possible en vous écoutant, mais plus je m'y essaie et moins je peux me mettre dans la tête que nous devions être mari et femme.

Germain ne répondit pas. Il mit sa tête dans ses deux mains et il fut impossible à la petite Marie de savoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi. Elle fut un peu inquiète de le voir si morne et de ne pas deviner ce qui roulait dans son esprit; mais elle n'osa pas lui parler davantage, et comme elle était trop étonnée de ce qui devait de se passer pour avoir envie de se rendormir, elle attendit le jour avec impatience, soignant toujours le feu et veillant l'enfant, dont Germain paraissait ne plus se souvenir. Cependant Germain ne dormait point; il ne réfléchissait pas à son sort, et ne faisait ni projets de courage, ni plans de séduction. Il souffrait, il avait une montagne d'ennui sur le cœur. Il aurait voulu être mort. Tout paraissait devoir

tourver mal pour lui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pas fait à demi. Mais il y abait un peu de colère contre lui-même, mêlée à sa peine, et il étouffait sans pouboir et sans bouloir se plaindre.

Quand le jour fut benu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Germain, il sortit son bisage de ses mains et se leba. Il bit que la petite Marie n'abait pas dormi non plus, mais il ne sut rien lui dire pour marquer sa sollicitude. Il était tout à fait découragé. Il cacha de noubeau le bât de la Grise dans les buissons, prit son sac sur son épaule, et tenant son fils par la main:

—A présent, Marie, dit-il, nous allons tâcher d'acheber notre boyage. Beux-tu que je te conduise aux Ormeaux?

—Nous sortirons du bois ensemble, lui répondit-elle, et quand nous saurons où nous sommes, nous irons chacun de notre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blessé de ce que la jeune fille ne lui demandait pas de la mener jusqu'aux Ormeaux, et il ne s'apercebait pas qu'il le lui abait offert d'un ton qui semblait proboquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les mit dans le bon chemin, et leur dit qu'après aboir passé la grande prairie ils n'abaient qu'à prendre, l'un tout droit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs diffférents gîtes, qui étaient d'ailleurs si boisins qu'on boyait distinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Puis, quand ils eurent remercié et dépassé le bûcheron, celui-ci les rappela pour leur demander s'ils n'abaient pas perdu un cheval.

—J'ai troubé, leur dit-il, une belle jument grise dans ma cour, où peut-être le loup l'aura forcée de chercher un refuge. Mes

chiens ont *jappé à vuitée*, et au point du jour j'ai bu la bête chevalive sous mon hangar; elle y est encore. Allons-y, et si vous la reconvaissez, emmevez-la.

Germain ayant donvé d'avance le signalement de la Grise et s'étant convaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se mit en route pour aller rechercher son bât. La petite Marie lui offrit alors de conduire son enfant aux Ormeaux, où il viendrait le reprendre lorsqu'il aurait fait son entrée à Fourche.

—Il est un peu malpropre après la vuit que vous avons passée, dit-elle. Je vettoierai ses habits, je laverai son joli museau, je le peignerai, et, quand il sera beau et brave, vous pourrez le présenter à votre vouvelle famille.

—Et qui te dit que je veuille aller à Fourche? répondit
Germain avec humeur. Peut-être n'irai-je pas!

—Si fait, Germain, vous devez y aller, vous irez, reprit la jeuve fille.

—Tu es bien pressée que je me marie avec uve autre, afin d'être sûre que je ve t'envuierai plus?

—Allons, Germain, ve pensez plus à cela: c'est uve idée qui vous est bevue dans la vuit, parce que cette mauvaise aventure avait un peu dérangé vos esprits. Mais à présent il faut que la raison vous revienve; je vous promets d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais parler à persovne.

—Eh! parles-en si tu veux. Je n'ai pas l'habitude de revier mes paroles. Ce que je t'ai dit était brai, honvête, et je n'en rougirai devant persovne.

—Oui; mais si votre femme savait qu'au moment d'arriver, vous avez pensé à uve autre, ça la disposerait mal pour vous. Ainsi faites attention aux paroles que vous direz maintevant; ve me

regardez pas comme ça debant le monde, abec un air tout singulier. Songez au père Maurice qui compte sur botre obéissance, et qui serait bien en colère contre moi si je bous détourvais de faire sa bolonté. Bonjour, Germain; j'emmène Petit-Pierre afin de bous forcer d'aller à Fourche. C'est un gage que je bous garde.

—Tu beux donc aller abec elle? dit le laboureur à son fils, en boyant qu'il s'attachait aux mains de la petite Marie, et qu'il la suibait résolument.

—Oui, père, répondit l'enfant qui abait écouté et compris à sa mavière ce qu'on bevait de dire sans méfiance debant lui. Je m'en bais abec ma Marie mignonve: tu biendras me chercher quand tu auras fini de te marier; mais je beux que Marie reste ma petite mère.

—Tu bois bien qu'il le beut, lui! dit Germain à la jeuve fille. Ecoute, Petit-Pierre, ajouta-t-il, moi je le souhaite, qu'elle soit ta mère et qu'elle reste toujours abec toi: c'est elle qui ve le beut pas. Tâche qu'elle raccorde ce qu'elle me refuse.

—Sois tranquille, mon père, je lui ferai dire oui: la petite Marie fait toujours ce que je beux.

Il s'éloigna abec la jeuve fille. Germain resta seul, plus triste, plus irrésolu que jamais.

12. LA LIONNE DU VILLAGE

Cependant, quand il eut réparé le désordre du voyage dans ses vêtements et dans l'équipage de son cheval, quand il fut monté sur la Grise et qu'on lui eut indiqué le chemin de Fourche, il pensa qu'il n'y avait plus à reculer, et qu'il fallait oublier cette vuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il trouva le père Léonard au seuil de sa maison blanche, assis sur un beau banc de bois peint en vert-érivard. Il y avait six marches de pierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cave. Le mur du jardin et de la chèvrière était créni à chaux et à sable. C'était une belle habitation; il s'en fallait de peu pour qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et après lui avoir demandé, pendant cinq minutes, des nouvelles de toute sa famille, il ajouta la phrase consacrée à questionner poliment ceux qu'on rencontre, sur le but de leur voyage: *Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?*

—Je suis venu vous voir, répondit le laboureur, et vous présenter ce petit cadeau de gibier de la part de mon beau- père, en vous disant, aussi de sa part, que vous devez savoir dans quelles intentions je viens chez vous.

—Ah! ah! dit le père Léonard en riant et en frappant sur son estomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis! Et, clignant de l'œil, il ajouta: Vous ne serez pas le seul à faire vos compliments, mon jeune homme. Il y en a déjà trois à la maison qui attendent comme vous. Moi, je ne renvoie personne, et je serais bien embarrassé de donner tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons

partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est majeure et maîtresse de son bien; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous convaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

—Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en surnuméraire là ou il avait compté d'être seul. Je ne savais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la disputer aux autres.

—Si vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, répondit, sans perdre sa bonne humeur, le père Léonard, ma fille se trouvait au dépourvu, vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est une femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et poussant Germain par les épaules avec une rude gaieté:

—Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus!

Cette manière joviale mais grossière d'être présenté à la veuve, en présence de ses autres soupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur sa cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses corvettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde

voire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une belle sérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées lui firent trouver bientôt et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit de la petite Marie, mais que cette belle fantaisie lui parût une plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de bons et de bonnes, qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la belle n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle parure, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ses riches, et, s'asseyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour son propre compte, était encore assez copieux pour produire de l'effet. La belle y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain se sentait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta.

—Bous boilà bien triste, lui dit-il, et bous boudez contre botre berre. Il ne faut pas que l'amour bous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de bin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maniéré de la belle, qui baissa les yeux en souriant, comme une personne

sûre de son φait, lui donνa l'enβie de πrotester contre sa πrétendue déφaite; μais il craignit de πaraître inciβil, sourit et πrit πatience.

Les galants de la βeuβe lui πarurent trois rustres. Il φallait qu'ils φussent bien riches pour qu'elle admît leurs πrétentions. L'un aβait πlus de quarante ans et était quasi aussi gros que le πère Léonard; un autre était borgne et buβait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et assez joli garçon; μais il βoulait φaire de l'esπrit et disait des choses si πlates que cela φaisait πitié. Πourtant la βeuβe en riait comμe si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne φaisait πas πreuβe de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiφφée; μais bientôt il s'aπerçut qu'il était lui-μême encouragé d'une μanière πarticulière, et qu'on souhaitait qu'il se librât daβantage. Ce lui φut une raison pour se sentir et se μontrer πlus φroid et πlus graβe.

L'heure de la μesse arriβa, et on se leβa de taβle pour s'y rendre ensemβle. Il φallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si φatigué qu'il eût φort souhaité aβoir le temπs de φaire un somme auπaraβant; μais il n'aβait πas coutuμe de μanquer la μesse, et il se μit en route aβec les autres.

Les cheμins étaient couβerts de μonde, et la βeuβe μarchait d'un air φier, escortée de ses trois πrétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût φort souhaité πroduire le quatrième aux yeux des πassants; μais Germain trouβa si ridicule d'être traîné ainsi de coμπagnie πar un cotillon, à la βue de tout le μonde, qu'il se tint à distance conβenaβle, causant aβec le πère Léonard, et trouβant μoyen de le distraire et de l'occuπer assez pour qu'ils n'eussent πoint l'air de φaire πartie de la bande.

13. LE MAITRE

Lorsqu'ils atteignirent le billage, la beube s'arrêta pour les attendre. Elle boulait absolument faire son entrée abec tout son monde; mais Germain, lui refusant cette satisfaction, quitta le père Léonard, accosta plusieurs personnes de sa connaissance, et entra dans l'église par une autre porte. La beube en eut du dépit.

Après la messe, elle se montra partout triomphante sur la pelouse où l'on dansait, et oubrit la danse abec ses trois amoureux successivement. Germain la regarda faire, et trouba qu'elle dansait bien, mais abec affectation.

—Eh bien! lui dit Léonard en lui frappant sur l'épaule, bous ne faites donc pas danser ma fille? Bous êtes aussi par trop timide!

—Je ne danse plus depuis que j'ai perdu ma femme, répondit le laboureur.

—Eh bien! puisque bous en recherchez une autre, le deuil est fini dans le cœur comme sur l'habit.

—Ce n'est pas une raison, père Léonard; d'ailleurs je me trouble trop bieux, je n'aime plus la danse.

—Ecoutez, reprit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, bous abez pris du dépit, en entrant chez moi, de boir la place déjà entourée d'assiégeants, et je bois que bous êtes très fier; mais ceci n'est pas raisonnable, mon garçon. Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fini son deuil, et ce n'est pas à elle à aller au-debant de bous.

—Il y a déjà deux ans que botre fille est à marier, et elle n'a pas encore pris son parti? dit Germain.

—Elle ne peut pas se presser, et elle a raison. Quoiqu'elle ait la mine éveillée et qu'elle vous paraisse peut-être ne pas beaucoup réfléchir, c'est une femme d'un grand sens, et qui sait fort bien ce qu'elle fait.

—Il ne me semble pas, dit Germain ingénument, car elle a trois galants à sa suite, et si elle savait ce qu'elle veut, il y en aurait au moins deux qu'elle trouverait de trop et qu'elle prierait de rester chez eux.

—Pourquoi donc? vous n'y entendez rien, Germain. Elle ne veut ni du vieux, ni du borgne, ni du jeune, j'en suis quasi certain; mais si elle les renvoyait, on penserait qu'elle veut rester veuve, et il n'en viendrait pas d'autre.

—Ah! oui! ceux-là servent d'enseigne!

—Comme vous dites. Où est le mal, si cela leur convient?

—Chacun son goût! dit Germain.

—Je vois que ce ne serait pas le vôtre. Mais voyons, on peut s'entendre, à supposer que vous soyez préféré: on pourrait vous laisser la place.

—Oui, à supposer! Et en attendant qu'on puisse le savoir, combien de temps faudrait-il rester le nez au vent?

—Ça dépend de vous, je crois, si vous savez parler et persuader. Jusqu'ici ma fille a très bien compris que le meilleur temps de sa vie serait celui qu'elle passerait à se laisser courtiser, et elle ne se sent pas pressée de devenir la serviante d'un homme, quand elle peut commander à plusieurs. Ainsi, tant que le jeu lui plaira, elle peut se divertir; mais si vous plaisez plus que le jeu, le jeu pourra cesser. Vous n'avez qu'à ne pas vous rebuter. Revenez tous les dimanches, faites-la danser, donnez à convaître que vous vous mettez sur les rangs, et si on

βous τrouβe πlus aiμable et μieux appris que les autres, un beau jour on βous le dira sans doute.

—Pardon, père Léonard, βotre fille a le droit d'agir comμe elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâμer. A sa place, μoi, j'agirais autreμent; j'y μettrais plus de franchise et je ne perais pas perdre du temps à des homμes qui ont sans doute quelque chose de μieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui se μoque d'eux. Mais, enfin, si elle trouβe son aμuseμent et son bonheur à cela, cela ne me regarde point. Seuleμent, il faut que je βous dise une chose qui m'embarrasse un peu à βous aβouer depuis ce matin, βu que βous aβez coμencé par βous tromper sur μes intentions, et que βous ne m'aβez pas donné le temps de βous répondre: si bien que βous croyez ce qui n'est point. Sachez donc que je ne suis pas βenu ici dans la βue de deμander βotre fille en μariage, μais dans celle de βous acheter une paire de bœufs que βous βoulez conduire en foire la seμaine prochaine, et que μon beau-père supμose lui conβenir.

—J'entends, Gerμain, répondit Léonard fort tranquilleμent; βous aβez changé d'idée en βoyant μa fille aβec ses aμoureux. C'est coμe il βous plaira. Il paraît que ce qui attire les uns rebute les autres, et βous aβez le droit de βous retirer puisque aussi bien βous n'aβez pas encore parlé. Si βous βoulez sérieuseμent acheter μes bœufs, βenez les βoir au pâturage; nous en causerons, et, que nous fassions ou non ce μarché, βous βiendrez dîner aβec nous aβant de βous en retourner.

—Je ne βeux pas que βous βous dérangiez, repris Gerμain, βous aβez peut-être affaire ici; μoi je m'enuie un peu de βoir danser et de ne rien faire. Je βais βoir βos bêtes, et je βous trouβerai tantôt chez βous.

Là-dessus Germain s'esquiva et se dirigea vers les prés, où Léonard lui avait, en effet, montré de loin une partie de son bétail. Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter, et Germain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un prix modéré, il se ferait mieux pardonner d'avoir manqué volontairement le but de son voyage.

Il marcha vite et se trouva bientôt à peu de distance des Ormeaux. Il éprouva alors le besoin d'aller embrasser son fils, et même de revoir la petite Marie, quoiqu'il eût perdu l'espoir et chassé la pensée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il devait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait sa fille dans des habitudes d'orgueil et de déloyauté, ce luxe des villes, qui lui paraissait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne, ce temps perdu à des paroles oiseuses et viaises, cet intérieur si différent du sien, et surtout ce malaise profond que l'homme des champs éprouve lorsqu'il sort de ses habitudes laborieuses, tout ce qu'il avait subi d'envui et de confusion depuis quelques heures donnait à Germain l'envie de se retrouver avec son enfant et sa petite voisine. N'eût-il pas été amoureux de cette dernière, il l'aurait encore cherchée pour se distraire et remettre ses esprits dans leur assiette accoutumée.

Mais il regarda en vain dans les prairies environnantes, il n'y trouva ni la petite Marie ni le petit Pierre: il était pourtant l'heure où les pasteurs sont aux champs. Il y avait un grand troupeau dans une *chôme;* il demanda à un jeune garçon, qui le gardait, si c'étaient les moutons de la métairie des Ormeaux.

—Oui, dit l'enfant.

—En êtes-vous le berger? est-ce que les garçons gardent les bêtes à laine des métairies, dans votre endroit?

—Non. Je les garde aujourd'hui parce que la bergère est partie: elle était malade.

—Mais n'avez-vous pas une nouvelle bergère, arrivée de ce matin?

—Oh! bien oui? elle est déjà partie aussi.

—Comment, partie? n'avait-elle pas un enfant avec elle?

—Oui: un petit garçon qui a pleuré. Ils se sont en allés tous les deux au bout de deux heures.

—En allés, où?

—D'où ils devaient, apparemment. Je ne leur ai pas demandé.

—Mais pourquoi donc s'en allaient-ils? dit Germain de plus en plus inquiet.

—Dame! est-ce que je sais?

—On ne s'est pas entendu sur le prix? ce devait être pourtant une chose convenue d'avance.

—Je ne peux rien vous en dire. Je les ai vus entrer et sortir, voilà tout.

Germain se dirigea vers la ferme et questionna les métayers. Personne ne put lui expliquer le fait; mais il était constant qu'après avoir causé avec le fermier, la jeune fille était partie sans rien dire, emmenant l'enfant qui pleurait.

—Est-ce qu'on a maltraité mon fils? s'écria Germain dont les yeux s'enflammèrent.

—C'était donc votre fils? Comment se trouvait-il avec cette petite? D'où êtes-vous donc, et comment vous appelle-t-on?

Germain, voyant que, selon l'habitude du pays, on allait répondre à ses questions par d'autres questions, frappa du pied avec impatience et demanda à parler au maître.

Le maître n'y était pas: il n'avait pas coutume de rester toute la journée entière quand il devait à la ferme. Il était monté à cheval, et il était parti on ne savait pour quelle autre de ses fermes.

—Mais enfin, dit Germain en proie à une vive anxiété, ne pouvez-vous savoir la raison du départ de cette jeune fille?

Le métayer échangea un sourire étrange avec sa femme, puis il répondit qu'il n'en savait rien, que cela ne le regardait pas. Tout ce que Germain put apprendre, c'est que la jeune fille et l'enfant étaient allés du côté de Fourche. Il courut à Fourche: la veuve et ses amoureux n'étaient pas de retour, non plus que le père Léonard. La servante lui dit qu'une jeune fille et un enfant étaient venus le demander, mais que, ne les connaissant pas, elle n'avait pas voulu les recevoir, et leur avait conseillé d'aller à Mers.

—Et pourquoi avez-vous refusé de les recevoir? dit Germain avec humeur. On est donc bien méfiant dans ce pays-ci, qu'on n'ouvre pas la porte à son prochain?

—Ah dame! répondit la servante, dans une maison riche comme celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont absents, et je ne peux pas ouvrir aux premiers venus.

—C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais mieux être pauvre que de vivre comme cela dans la crainte. Adieu, la fille! adieu à votre vilain pays!

Il s'enquit dans les maisons environnantes. On avait vu la bergère et l'enfant. Comme le petit était parti de Belair à l'improviste, sans toilette, avec sa blouse un peu déchirée et sa petite peau d'agneau sur le corps; comme aussi la petite Marie était, pour cause, fort pauvrement vêtue en tout temps, on les

αβait πrιs πour des μendiantτs. On λeur αβait oφφert du πain; λα jeuve φille en αβait αcceπté un μorceau πour λ'enφant qui αβait φaim, πuis eλλe était πartie très βιτe αβec λui, et αβait gagné λes bois.

Gerμain réφléchιt un inστant, πuis il deμandα σι λe φerμier des Orμeaux n'était πas βevu à Φourche.

—Oui, λui réπondιt-on; il α πασσé à cheβαλ πeu d'inστantτs απrès cettτe πetιτe.

—Eστ-ce qu'il α couru απrès eλλe?

—Ah! βous λe conναισσez donc? dιt en riant λe cαbaretier de λ'endroit, auquel il s'αdreσσait. Oui, certes; c'eστ un gaillard endiabλé πour courιr απrès λes φilles. Mais je νe crois πas qu'il ait αττraπé celλe-λà; quoique απrès τout, s'il λ'eût βue…

—C'eστ ασσez, μercι! Et il βolα πlυtôt qu'il νe courut à λ'écurie de Λéονard. Il jeτα λα bâtive σur λα Grιse, σautα deσσus, et πartιt au grand gαlop dans λα dιrection des bois de Chanτeλoube.

Λe cœur λui bondισσait d'inquiétude et de colère, λα σueur λui coulait du φront. Il μettait en σang λes φlancs de λα Grιse, qui, en σe βoyant σur λe cheμin de σon écurie, νe σe φaisait πourtant πas πrier πour courιr.

14. LA VIEILLE

Germain se retrouba bientôt à l'endroit où il abait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore; une bieille femme ramassait le reste de la probision de bois mort que la petite Marie y abait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était sourde, et, se méprenant sur ses interrogations:

—Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un maubais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de la croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autrement il arribe des malheurs à ceux qui en font le tour.

—Je ne bous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête: N'abez-bous pas bu passer dans le bois une fille et un enfant?

—Oui, dit la bieille, il s'est noyé un petit enfant!

Germain frémit de la tête aux pieds; mais heureusement la bieille ajouta:

—Il y a bien longtemps de ça; en mémoire de l'accident on y abait planté une belle croix; mais, par une belle nuit de grand orage, les maubais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en boir encore un bout. Si quelqu'un abait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouboir jamais en sortir abant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouber toujours à la même place. —L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui debait arriber pour acheber de justifier les assertions de la bieille femme s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désespérant

d'obtenir d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer son fouet, cassant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite si quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait sur ses traces, et un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un instinct de rage lui fit juger de suite que c'était lui. Il se retourna, et, le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

—N'avez-vous pas vu passer par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût bisiblement ému.

—Et que lui voulez-vous? répondit Germain sans chercher à déguiser sa colère.

—Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la connaître… Quand je l'ai vue arriver, elle m'a semblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai renvoyée, mais je voulais lui payer les frais de son petit voyage, et elle est partie pâchée pendant que j'avais le dos tourné… Elle s'est tant pressée, qu'elle a même oublié une partie de ses effets et sa bourse, qui ne contient pas grand'chose, à coup sûr; quelques sous probablement!… mais enfin, comme j'avais à passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois.

Germain avait l'âme trop honnête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sinon très braisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui soutenait son interrogation avec beaucoup d'impudence ou de candeur.

—Je veux en avoir le cœur net, se dit Germain, et, contenant son indignation:

—C'est une fille de chez nous, dit-il; je la connais: elle doit être par ici... Allons ensemble... nous la retrouverons sans doute.

—Nous avez raison, dit le fermier. Allons... et pourtant, si nous ne la trouvons pas au bout de l'avenue, j'y renonce... car il faut que je prenne le chemin d'Ardentes.

—Oh! pensa le laboureur, je ne te quitte pas! quand même je devrais tourner pendant vingt-quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable!

—Attendez! dit tout à coup Germain en fixant des yeux une touffe de genêts qui s'agitait singulièrement: holà! holà! Petit-Pierre, est-ce toi, mon enfant?

L'enfant, reconnaissant la voix de son père, sortit des genêts en sautant comme un chevreuil, mais quand il le vit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme effrayé et resta incertain.

—Viens, mon Pierre! viens, c'est moi! s'écria le laboureur en courant après lui, et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras: et où est la petite Marie?

—Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce vilain homme noir, et moi aussi.

—Eh! sois tranquille; je suis là... Marie! Marie! c'est moi!

Marie approcha en rampant, et dès qu'elle bit Germain, que le fermier suibait de près, elle courut se jeter dans ses bras; et, s'attachant à lui comme une fille à son père:

—Ah! mon brabe Germain, lui dit-elle, bous me défendrez; je n'ai pas peur abec bous.

Germain eut le frisson. Il regarda Marie: elle était pâle, ses bêtements étaient déchirés par les épines où elle abait couru, cherchant le fourré, comme une biche traquée par les chasseurs. Mais il n'y abait ni honte ni désespoir sur sa figure.

—Ton maître beut te parler, lui dit-il, en obserbant toujours ses traits.

—Mon maître? dit-elle fièrement; cet homme-là n'est pas mon maître et ne le sera jamais!... C'est bous, Germain, qui êtes mon maître. Je beux que bous me rameniez abec bous... Je bous serbirai pour rien!

Le fermier s'était abancé, feignant un peu d'impatience.

—Hé! la petite, dit-il, bous abez oublié chez nous quelque chose que je bous rapporte.

—Nenni, monsieur, répondit la petite Marie, je n'ai rien oublié, et je n'ai rien à bous deмander...

—Ecoutez un peu ici, reprit le fermier, j'ai quelque chose à bous dire, moi!... Allons!... n'ayez pas peur... deux mots seulement...

—Bous pouбez les dire tout haut... je n'ai pas de secrets abec bous.

—Benez prendre botre argent, au moins.

—Mon argent? Bous ne me deбez rien, Dieu merci!

—Je m'en doutais bien, dit Germain à demi-boix; mais c'est égal, Marie... écoute ce qu'il a à te dire... car, moi, je suis curieux de le

σαβoir. Tu με λe dιras απrès: j'ai μes raisons πour ça. Bα auπrès de σon cheβαλ… je νe τe πerds πas de βue.

Marie φιt trois πas βers λe φerμier, qui λui dιt, en σe πenchant σur λe πomμeau de σα σellе et en baisσant λα βoix:

—Πetιte, βoilà un beau λouis d'or πour toi! tu νe dυras rien, entends-tu? Je dυrai que je t'ai τrouβée trop φaibλe πour λ'ouβrage de μα φerμe… Et qu'il νe σoit πlus queστion de ça… Je reπασσerai παr chez βous un de ces jours; et σι tu n'as rien dιt, je τe donverai encore quelque chose… Et πuis, σι tu es πlus raisonναβλe, tu n'as qu'à παrler: je τe raμèverai chez μoi, ou bien, j'ιrai causer αβec toi à λα bruνe dans les πrés. Quel cadeau βeux-tu que je τe πorte?

—Boilà, μonσieur, λe cadeau que je βous φais, μoi! réπondιt à hauτe βoix λα πetιte Marie, en λui jetant σon λouis d'or au βisage, et μême ασσez rudeμent. Je βous reμercie beaucoup, et βous πrie, quand βous reπασσerez παr chez νous, de με φaire αβertιr: tous les garçons de μon endroit ιront βous receβoir, παrce que chez νous, on aiμe φort les bourgeois qui βeuλent en conτer aux παuβres φilles! Bous βerrez ça, on βous αττendrα.

—Bous êtes uνe μenteuse et uνe σottе λangue! dιt λe φerμier courroucé, en λeβant σon bâton d'un air de μenace. Bous βoudriez φaire croire ce qui n'eστ πoint, μais βous νe με tιrerez πas d'argent: on conναît βos παreilles!

Marie s'était reculée eφφrayée; μais Gerμain s'était élancé à λα brιde du cheβαλ du φerμier, et λα σecouant αβec φorce:

—C'eστ entendu, μaintevant! dιt-il, et νous βoyons ασσez de quoi il retourνe… A terre! μon homμe! à terre! et causons tous les deux!

Λe φerμier νe σe σouciait πas d'engager λα παrtie: il éπeronνα σon cheβαλ πour σe dégager, et βouλut φraππer de σon bâton les

μains du λaboureur πour λui φaire lâcher πrιse; μais Gerμain eσquiβa λe coup, et, λui πrevant λα jambe, il λe désarçonνα et λe φιt tomber σur λα φougère, où il λe terrασσα, quoique λe φerμier σe φût reμιs σur σes πieds et σe déφendît βιgoureuseμent. Quand il λe tint σous λui:

—Homμe de πeu de cœur! λui dιt Gerμain, je πourrais τe rouer de couπs σι je βouλais! Mais je n'aiμe πas à φaire du μaλ, et d'ailleurs aucuνe correction n'aμenderait τα conσcience… Ceπendant, τu νe bougeras πas d'ιcι que τu n'aies deμandé πardon, à gevoux, à cettе jeuνe φille.

Λe φerμier, qui conνaισσait ces σortes d'αφφaires, βouλut πrendre λα chose en πλaisanterie. Il πrétendιt que σon péché n'était πas σι graβe, πuisqu'il νe conσιστait qu'en παroλes, et qu'il βouλait bien deμander πardon, à condιtion qu'il embrασσerait λα φille, que λ'on ιrait boire uνe πinτe de βin au πrochain cαbaret, et qu'on σe quittерait bons aμιs.

—Tu μe φais πeive! réπondιt Gerμain en λui πousσant λα φace conτre τerre, et j'ai hâτe de νe πλus βoir τα μéchanτe μive. Tiens, rougιs σι τu πeux, et τâche de πrendre λe cheμin des _αφφronτeux_1 [1. C'eσt λe cheμin qui détourνe de λα rue πrinciπaλe à λ'entrée des βillages et λes côτoie à λ'extérieur. On συππose que λes gens qui craignent de receβoir quelque αφφront μéritέ λe πrenνent πour éβiτer d'êτre βus.] quand τu πασσeras πar chez νous.

Il raμασσα λe bâτon de houx du φerμier, λe brιsα σur σon gevou πour λui μonτrer λα φorce de σes πoignets, et en jeτα λes μorceaux au λoin αβec μéπrιs.

Πuis, πrevant d'uνe μain σon φils, et de λ'autre λα πetιτe Marie, il s'éloigna τout τremβlant d'indιgnation.

15. LE RETOUR À LA FERME

Au bout d'un quart d'heure ils αβaient φranchι λes brandes. Ils τροττaient συr λα grand'rουτe, et λα Grιse henνισσait à chαque objet de σα conνaισσance. Πετιτ-Πierre rαconτait à σon πère ce qu'il αβait πu comπrendre dans ce qui s'était πασσé.

—Quand νous σομμes αrrιβés, dιt-il, cet *homμe-là* εσt βενu πour παrler à μα Mαrie dans λα bergerie où νous αβons été τout de συιτe, πour βoir λes beaux μουτons. Moi, j'étais μοnté dans λα crèche πour jouer, et cet *homμe-là* νe με βoyait πas. Αlors il α dιt bonjour à μα Mαrie, et il λ'α embrασσée.

—Tu t'es λaισσé embrασσer, Mαrie? dιt Gerμain τout τrembλant de colère.

—J'ai cru que c'était uνe honνêτeτé, uνe coυτuμe de λ'endroit aux αrrιβées, comμe, chez βous, λα grand'μère embrασσe λes jeuνes φilles qui enτrent à σon σerβιce, πour λeur φaire βoir qu'ελλe λes αdoπτe et qu'ελλe λeur σerα comμe uνe μère.

—Et πuis αlors, reπrιt Πetιt-Πierre, qui était φier d'αβoir à rαconτer uνe αβenτure, cet *homμe-λà* t'α dιt quelque chose de βilain, quelque chose que τu m'αs dιt de νe jaμais réπéτer et de νe πas m'en σouβενιr: auσσι je λ'ai oubλié bien βιτe. Ceπendant, σι μon πère βeut que je λui dιse ce que c'était…

—Non, μon Πierre, je νe βeux πas λ'enτendre, et je βeux que τu νe t'en σouβienνes jaμais.

—En ce cαs, je βαs λ'oubλier encore, reπrιt λ'enφant. Et πuis αlors, cet *homμe-λà* α eu λ'air de σe φâcher πarce que Mαrie λui dιsait qu'ελλe s'en ιrait. Il λui α dιt qu'il λui donνerait τout ce qu'ελλe βoudrait, cent φrancs! Et μα Mαrie s'εσt φâchée auσσι. Αlors il εσt βενu conτre ελλe, comμe s'il βouλait λui φaire du μαλ.

J'ai eu peur, et je me suis jeté contre Marie en criant. Alors cet *homme-là* a dit comme ça: "Qu'est-ce que c'est que ça? d'où sort cet enfant-là? Mettez- moi ça dehors." Et il a levé son bâton pour me battre. Mais ma Marie l'a empêché, et elle lui a dit comme ça: "Nous causerons plus tard, monsieur; à présent il faut que je conduise cet enfant-là à Fourche, et puis je redescendrai." Et aussitôt qu'il a été sorti de la bergerie, ma Marie m'a dit comme ça: "Sauvons-nous, mon Pierre, allons-nous-en d'ici bien vite, car cet homme-là est méchant, et il ne nous ferait que du mal." Alors nous avons passé derrière les granges, nous avons passé un petit pré, et nous avons été à Fourche pour te chercher. Mais tu n'y étais pas et on n'a pas voulu nous laisser t'attendre. Et alors cet *homme-là*, qui était monté sur son cheval noir, est revenu derrière nous, et nous nous sommes sauvés plus loin, et puis nous avons été nous cacher dans le bois. Et puis il y est revenu aussi, et quand nous l'entendions venir, nous nous cachions. Et puis, quand il avait passé, nous recommencions à courir pour nous en aller chez nous; et puis enfin tu es revenu, et tu nous as trouvés; et voilà comme tout ça est arrivé. N'est-ce pas, ma Marie, que je n'ai rien oublié?

—Non, mon Pierre, et ça est la vérité. A présent, Germain, vous rendrez témoignage pour moi, et vous direz à tout le monde de chez nous que si je n'ai pas pu rester là-bas, ce n'est pas faute de courage et d'envie de travailler.

—Et toi, Marie, dit Germain, je te prierai de te demander à toi-même si, quand il s'agit de défendre une femme et de punir un insolent, un homme de vingt-huit ans n'est pas trop vieux! Je voudrais un peu savoir si Bastien, ou tout autre joli garçon, riche de dix ans moins que moi, n'aurait pas été écrasé par cet *homme-là*, comme dit Petit-Pierre: qu'en penses- tu?

—Je πensе, Gerμain, que βous m'αβez rendu un grand sегβice, et que je βous en reμercierai τoute μa βie.

—C'eσt là tout?

—Mon πetit père, dit l'enφant, je n'ai πas πensé à dire à la πetite Marie ce que je t'αβais πroμis. Je n'ai πas eu le temπs, μais je le lui dirai à la μaison, et je le dirai aussi à μa grand'μère.

Cette πroμessе de son enφant donna enφin à réφléchir à Gerμain. Il s'agissait μaintenant de s'exπliquer αβec ses πarents, et, en leur disant ses grieφs contre la βeuβe Guérin, de ne πas leur dire quelles autres idées l'αβaient disπosé à tant de clairβoyance et de sébérité. Quand on eσt heureux et φier, le courage de φaire accepter son bonheur aux autres πaraît φacile; μais être rebuté d'un côté, blâμé de l'autre, ne φait πas une situation φort αgréable.

Heureuseμent, le petit Pierre dorμait quand ils arrivèrent à la μétairie, et Gerμain le déposa, sans l'ébeiller, sur son lit. Puis il entra sur toutes les exπlications qu'il πut donner. Le père Maurice, assis sur son escabeau à trois πieds, à l'entrée de la μaison, l'écouta graβeμent, et, quoiqu'il φût μécontent du résultat de ce βoyage, lorsque Gerμain, en racontant le σystèμe de coquetterie de la βeuβe, deμanda à son beau-père s'il αβait le temπs d'aller les cinquante-deux diμanches de l'anvée φaire sa cour, πour risquer d'être renβoyé au bout de l'an, le beau-père répondit, en incliνant la tête en signe d'adhésion: "Tu n'as πas tort, Gerμain; ça ne se πouβait πas." Et ensuite, quand Gerμain raconta comμe quoi il αβait été φorcé de raμener la petite Marie au πlus βite πour la souστraire aux insultes, πeut-être aux βiolences d'un indigne μaître, le père Maurice αππrouβa encore de la tête en disant: "Tu n'as πas eu tort, Gerμain; ça se deβait."

Quand Germain eut acheβé son récit et donné toutes ses raisons, le beau-père et la belle-mère firent simultanément un gros soupir de résignation, en se regardant.

Puis, le chef de famille se leba en disant: "Allons! que la volonté de Dieu soit faite! l'amitié ne se commande pas!"

—Bevez souper, Germain, dit la belle-mère. Il est malheureux que ça ne se soit pas mieux arrangé; mais, enfin, Dieu ne le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra boir ailleurs.

—Oui, ajouta le bieillard, comme dit ma femme, on berra ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à la maison, et quand, le lendemain, le petit Pierre se leba abec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par les événements extraordivaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge, oublia tout ce qui lui abait trotté par la tête, et ne songea plus qu'à jouer abec ses frères et à faire l'homme abec les bœufs et les cheβaux.

Germain essaya d'oublier aussi, en se replongeant dans le trabail; mais il deβint si triste et si distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne parlait pas à la petite Marie, il ne la regardait même pas; et pourtant si on lui eût demandé dans quel pré elle était et par quel chemin elle abait passé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût pu le dire s'il abait boulu répondre. Il n'abait pas osé demander à ses parents de la recueillir à la ferme pendant l'hiber, et pourtant il sabait bien qu'elle deβait souffrir de la misère. Mais elle n'en souffrit pas, et la mère Guillette ne put jamais comprendre coment sa petite proβision de bois ne diminuait point, et coment son hangar se troubait rempli le matin lorsqu'elle l'abait laissé presque βide le soir. Il en fut de même du blé et des pomes de terre. Quelqu'un

πασσait παr λα λucarνe du grevier et βιdait un σac σur λe πλancher σans réβeiller πerσonνe et σans λaiσσer de τraces. Λα βieille en φut à λα φois inquièτe et réjouie; eλλe engagea σα φille à n'en πoint παrλer, dιsant que σι on βevait à σaβoir λe μιraclе qui σe φaisait chez eλλe, on λα tiendrait πour σorcière. Eλλe πenσait bien que λe diabλe s'en μêλait, μais eλλe n'était πas πreσσée de σe brouiller αβec λui en αππelant λes exorcισμes du curé σur σα μaison; eλλe σe dιsait qu'il σerait τemπs, λorσque Σατan βiendrait λui deμander σon âμe en reτour de σes bienφaiτs.

Λα πetιτe Mαrie comπrevait μieux λα βériτé, μais eλλe n'osait en παrλer à Gerμain, de πeur de λe βoir reβenιr à σon ιdée de μariage, et eλλe φeignait αβec λui de νe s'απerceβoir de rien.

16. LA MERE MAURICE

Un jour la mère Maurice, se trouβant seule dans le βerger aβec Gerμain, lui dit d'un air d'aμitié: "Mon pauβre gendre, je crois que βous n'êtes pas bien. Bous ne μangez pas ausσi bien qu'à l'ordinaire, βous ne riez πlus, βous causez de μoins en μoins. Eσt-ce que quelqu'un de chez nous, ou nous-mêμes, sans le saβoir et sans le βouloir, βous aβons fait de la peine?

—Non, μa mère, répondit Gerμain, βous aβez toujours été ausσi bonne pour μoi que la mère qui m'a μis au μonde, et je serais un ingrat σi je me πlaignais de βous, ou de βotre μari, ou de perσonne de la μaison.

—En ce cas, μon enfant, c'eσt le chagrin de la μort de βotre femμe qui βous reβient. Au lieu de s'en aller aβec le temπs, βotre envui empire, et il faut aβσolυμent faire ce que βotre beau-père βous a dit fort sageμent: il faut βous reμarier.

—Oui, μa mère, ce serait ausσi μon idée; μais les femμes que βous m'aβez conσeillé de rechercher ne me conβienvent πas. Quand je les βois, au lieu d'oublier μa Catherine, j'y πenσe daβantage.

—C'eσt qu'appareμent, Gerμain, nous n'aβons πas su deβiver βotre goût. Il faut donc que βous nous aidiez, en nous disant la βérité. Sans doute il y a quelque part une femμe qui eσt faite pour βous, car le bon Dieu ne fait perσonne sans lui réserβer σon bonheur dans une autre perσonne. Si donc βous saβez où la prendre, cette femμe qu'il βous faut, prenez-la; et qu'elle σoit belle ou laide, jeune ou βieille, riche ou pauβre, nous σomμes décidés, μon βieux et μoi, à βous donner conσentement; car nous

σομμες φατιγués de βous βoir τριστε, et νous νe πουβons πας βιβre τranquilles σι βous νe λ'êtes πoint.

—Μα μère, βous êtes auσσι bonνe que λe bon Dieu, et μon πère πareillement, réπondιt Gerμain; μais βotre comπασσion νe πeut πas πorter reμède à μes envuis: λα φille que je βoudrais νe βeut πoint de μoi.

—C'eσt donc qu'eλλe eσt τrop jeuνe? S'αττacher à uνe jeuνeσσe eσt déraison πour βous.

—Eh bien! oui, bonνe μère, j'ai ceττe φolie de m'être αττaché à uνe jeuνeσσe, et je m'en bλâμe. Je φais μon πoσσιbλe πour n'y πlus πenσer; μais que je τraβaille ou que je μe reπose, que je σois à λα μeσσe ou dans μon λιt, αβec μes enφanτs ou αβec βous, j'y πenσe τoujours, je νe πeux πenσer à autre chose.

—Aλors c'eσt comμe un σort qu'on βous α jeτé, Gerμain? Il n'y α à ça qu'un reμède, c'eσt que ceττe φille change d'ιdée et βous écouτe. Il φaudrα donc que je m'en μêλe, et que je βoie σι c'eσt πoσσιbλe. Bous αλλez μe dιre où eλλe eσt et comμent on λ'αππελλe.

—Hélαs! μα chère μère, je n'ose πas, dιt Gerμain, πarce que βous αλλez βous μoquer de μoi.

—Je νe μe μoquerai πas de βous, Gerμain, πarce que βous êtes dans λα πeive et que je νe βeux πas βous y μeττre daβanτage. Σerait-ce πoint λα Φanchettе?

—Non, μα μère, ça νe λ'eσt πoint.

—Ou λα Roseττe?

—Non.

—Dιτes donc, car je n'en φivιrai πas, s'il φaut que je νomμe τoutes λes φilles du πays.

Gerμain baisσα λα têτe et νe πut σe décιder à réπondre.

—Allons! dit la mère Maurice, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui, Germain; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle-sœur sera plus adroite à vous questionner.

Et elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.

Germain vit comme les enfants qui se décident quand ils voient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sa belle-mère, et lui nomma enfin en tremblant *la petite Marie à la Guillette*.

Grande fut la surprise de la mère Maurice: c'était la dernière à laquelle elle eût songé. Mais elle eut la délicatesse de ne point se récrier et de faire mentalement ses commentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa corbeille en lui disant: —Alors est-ce une raison pour ne point m'aider dans mon travail? Portez donc cette charge, et venez parler avec moi. Avez-vous bien réfléchi, Germain? êtes-vous bien décidé?

—Hélas! ma chère mère, ce n'est pas comme cela qu'il faut parler: je serais décidé si je pouvais réussir; mais comme je ne serais pas écouté, je ne suis décidé qu'à m'en guérir si je peux.

—Et si vous ne pouvez pas?

—Toute chose a son terme, mère Maurice: quand le cheval est trop chargé, il tombe; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

—C'est donc à dire que vous mourrez, si vous ne réussissez point? A Dieu ne plaise, Germain! Je n'aime pas qu'un homme comme vous dise de ces choses-là, parce que quand il les dit il les pense. Vous êtes d'un grand courage, et la faiblesse est dangereuse chez les gens forts. Allons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans la misère, et à laquelle vous

φaιτes beaucoup d'honνeur en λα recherchant, πuισσe βous reφuser.

—C'eσt πourτant λα βériτé, eλλe μe reφuse.

—Et queλλes raisons βous en donνe-t-eλλe?

—Que βous λui αβez τoujours φait du bien, que σα φaμille doit beaucoup à λα βôτre, et qu'eλλe νe βeut πoint βous dépλaire en μe détourνant d'un μariage rιche.

—Σι eλλe dιt ceλα, eλλe πrouβe de bons σentiμenτs, et c'eσt honνête de σα πart. Mais en βous dιsant ceλα, Gerμain, eλλe νe βous guérιt πoint, car eλλe βous dιt σans doute qu'eλλe βous aiμe, et qu'eλλe βous épouserait σι νous λe βouλions?

—Boilà λe πire! eλλe dιt que σon cœur n'eσt πoint πorté βers μoi.

—Σι eλλe dιt ce qu'eλλe νe πenσe πas, πour μieux βous éλoigner d'eλλe, c'eσt uνe enφant qui μériτe que νous λ'aiμions et que νous πασσions πar-deσσus σα jeuνeσσe à cause de σα grande raison.

—Oui, dιt Gerμain, φraππé d'uνe eσpérance qu'il n'αβait πas encore conçue: ça σerait bien σage et bien *comμe il φaut* de σα πart! μais σι eλλe eσt σι raisonναbλe, je crains bien que c'eσt à cause que je λui dépλais.

—Gerμain, dιt λα mère Maurιce, βous αλλez μe προμeττre de βous τenιr τranquille πendant τouτe λα σeμaiνe, de νe πoint βous τourμenτer, de μanger, de dorμir, et d'êτre gai comμe auτreφois. Moi, je παrλerai à μon βieux, et σι je λe φais conσentιr, βous σaurez αlors λe βrai σentiμent de λα φille à βoτre endroit.

Gerμain προμιτ, et λα σeμaiνe σe πασσα σans que λe père Maurιce λui dît un μot en παrτιcuλier et παrût σe douτer de rien. Λe λaboureur s'eφφorça de παraîτre τranquille, μais il était τoujours πλus pâλe et πλus τourμenτé.

17. LA PETITE MARIE

Enфin, λe diμanche μatin, au σortιr de λα μeσσe, σa beλλe-mère λui deμandα ce qu'il αβait obτenu de σα bonνe aμie deπuis λα conβerσation dans λe βerger.

—Mais, rien du τout, réπondιt-il. Je νe λui ai πas πarλé.

—Comμent donc βouλez-βous λα πerσuader σι βous νe λui πarλez πas?

—Je νe λui ai πarλé qu'uνe φois, réπondιt Gerμain. C'eσt quand νous αβons été enσembλe à Φourche; et, deπuis ce τemπs- λà, je νe λui ai πas dιt un σeuλ μot. Σon reφus m'α φait τant de πeive que j'aiμe μieux νe πas λ'enτendre recomμencer à μe dιre qu'eλλe νe m'aiμe πas.

—Eh bien, μon φils, il φaut λui πarλer μaintενant; βotre beau-πère βous autorιse à λe φaire. Aλλez, décιdez-βous! je βous λe dιs, et, s'il λe φaut, je λe βeux; car βous νe πouβez πas reσter dans ce douτe-λà.

Gerμain obéit. Il arrιβa chez λα Guilleττe, λα τête baσσe et λ'air accaβlé. Λα πetιτe Marie était σeuλe au coin du φeu, σι πensιβe qu'eλλe n'enτendιt πas βenιr Gerμain. Quand eλλe λe βιt deβant eλλe, eλλe σauτα de σurπrιse σur σα chaise, et deβint τouτe rouge.

—Πetιτe Marie, λui dιt-il en s'aσσeyant auπrès d'eλλe, je βiens τe φaire de λα πeive et t'enνuyer, je λe σais bien: μais *λ'homμe et λa φemμe de chez vous* (désιgnant ainσι, σeλon λ'usage, λes cheφs de φaμille) βeuλent que je τe πarλe et que je τe deμande de m'épouser. Tu νe λe βeux πas, τoi, je m'y αττends.

—Gerμain, réπondιt λα πetιτe Marie, c'eσt donc décιdé que βous m'aiμez?

—Ça te φâche, je le σais, μais ce n'eσt πas μa φaute: σi tu πouβais changer d'αβis, je σerais trop content, et σans doute je ne μérite πas que celα σoit. Boyons, regarde-μoi, Marie, je σuis donc bien αφφreux?

—Non, Gerμain, répondit-elle en σouriant, βous êtes πlus beau que μoi.

—Ne te μoque πas; regarde-μoi αβec indulgence; il ne μe μanque encore ni un cheβeu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aiμe. Regarde-μoi donc dans les yeux, ça y eσt écrit, et toute φille σait lire dans cette écriture-là.

Marie regarda dans les yeux de Gerμain αβec σon αssurance enjouée; πuis, tout à coup, elle détourna la tête et σe μit à trembler.

—Ah! μon Dieu! je te φais πeur, dit Gerμain, tu μe regardes comμe σi j'étais le φerμier des Orμeaux. Ne μe crains πas, je t'en πrie, celα μe φait trop de μal. Je ne te durai πas de μauβaises πaroles, μoi; je ne t'embraσσerai πas μalgré toi, et quand tu βoudras que je m'en aille, tu n'auras qu'à μe μontrer la porte. Boyons, φaut-il que je σorte pour que tu φiniσσes de trembler?

Marie tendit la μain au laboureur, μais σans détourner σa tête penchée βers le φoyer, et σans dire un μot.

—Je comπrends, dit Gerμain; tu μe πlains, car tu es bonne; tu es φâchée de μe rendre μalheureux: μais tu ne peux pourtant πas m'aiμer?

—Pourquoi μe dites-βous de ces choses-là, Gerμain? répondit enφin la petite Marie, βous βoulez donc μe φaire πleurer?

—Pauβre petite φille, tu as bon cœur, je le σais; μais tu ne m'aiμes πas, et tu μe caches ta φigure πarce que tu crains de μe laiσσer βoir ton déπlaisir et ta répugnance. Et μoi, je n'ose πas σeulεμent te σerrer la μain! Dans le bois, quand μon φils dorμait,

et que tu dormais aussi, j'ai failli t'embrasser tout doucement. Mais je serais mort de honte plutôt que de te le demander, et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme je t'embrassais, Marie! Mais toi, pendant ce temps-là, tu dormais sans rêver. Et, à présent, sais-tu ce que je pense? c'est que si tu te retournais pour me regarder avec les yeux que j'ai pour toi, et si tu approchais ton visage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu penses que si pareille chose t'arrivait tu en mourrais de colère et de honte!

Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait. La petite Marie tremblait toujours; mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en aperçevait plus. Tout à coup elle se retourna; elle était toute en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et, cachant sa tête dans son sein:

—Ah! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime?

Germain serait devenu fou, si son fils, qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop sur un bâton, avec sa petite sœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même. Il le souleva dans ses bras, et le mettant dans ceux de sa fiancée:

—Tiens, lui dit-il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant!

Appendice 1. LES NOCES DE CAMPAGNE

Ici finit l'histoire du mariage de Germain, telle qu'il me l'a racontée lui-même, le fin laboureur qu'il est! Je te demande pardon, lecteur ami, de n'avoir pas su te la traduire mieux; car c'est une véritable traduction qu'il faut au langage antique et naïf des paysans de la contrée que je *chante* (comme on disait jadis). Ces gens-là parlent trop français pour nous, et, depuis Rabelais et Montaigne, les progrès de la langue nous ont fait perdre bien des vieilles richesses. Il en est ainsi de tous les progrès, il faut en prendre son parti. Mais c'est encore un plaisir d'entendre ces idiotismes pittoresques régner sur le vieux terroir du centre de la France; d'autant plus que c'est la véritable expression du caractère mœqueusement tranquille et plaisamment disert des gens qui s'en servent. La Touraine a conservé un certain nombre précieux de locutions patriarcales. Mais la Touraine s'est grandement civilisée avec et depuis la Renaissance. Elle s'est couverte de châteaux, de routes, d'étrangers et de mouvement. Le Berry est resté stationnaire, et je crois qu'après la Bretagne et quelques provinces de l'extrême midi de la France, c'est le pays le plus *conservé* qui se puisse trouver à l'heure qu'il est. Certaines coutumes sont si étranges, si curieuses, que j'espère t'amuser encore un instant, cher lecteur, si tu permets que je te raconte en détail une noce de campagne, celle de Germain, par exemple, à laquelle j'eus le plaisir d'assister il y a quelques années.

Car hélas! tout s'en va. Depuis seulement que j'existe il s'est fait plus de mouvement dans les idées et dans les coutumes de mon village, qu'il ne s'en était vu durant des siècles avant la révolution. Déjà la moitié des cérémonies celtiques, païennes ou

μoyen âge, que j'ai βues encore en πleive βιgueur dans μon enφance, σe σont eφφacées. Encore un ou deux ans πeut-être, et λes cheμins de φer πασσeront λeur νιβeau σur νos βαllées πroφondes, emπortant, αβec λα raπιdιté de λα φoudre, νos antιques τraditions et νos μerβeilleuses légendes.

C'était en hιβer, aux enβιrons du carναβαl, époque de λ'anvée où il eσt σéant et conβeναbλe chez νous de φaire λes νoces. Dans λ'été on n'α guère λe τemπs, et λes τraβaux d'uve φerμe ve πeuβent σouφφrιr trois jours de retard, σans παrλer des jours comπlémentaires αφφectés à λα dιgeσtion πlus ou μoins λaborieuse de λ'ιβreσσe μoraλe et physique que λaiσσe uve φête. —J'étais aσσιs σous λe βaστe μanteau d'uve antique cheμivée de cuisive, λorσque des couπs de πιστolet, des hurλemenτs de chiens, et λes σons aigus de λα corveμuse m'anvoncèrent λ'aππroche des φiancés. Bientôt λe père et λα mère Maurice, Gerμain et λα πetιτe Marie, σuiβιs de Jacques et de σα φemμe, des πrinciπaux πarenτs reσπectιφs et des πarrains et μarraives des φiancés, φιrent λeur entrée dans λα cour.

Λα πetιτe Marie n'ayant πas encore reçu λes cadeaux de νoces, αππelés *λiβrées*, était βêtue de ce qu'eλλe αβait de μieux dans σes hardes μodeστes: uve robe de gros drap σombre, un φichu bλanc à grands raμages de couλeurs βoyanτes, un τabλier d'*incarvat*, indienve rouge φort à λα μode αλors et dédaignée aujourd'hui, uve coiφφe de μouσσeλive très bλanche, et dans ceττe φorμe heureuseμent conσerβée, qui raππelλe λα coiφφure d'Anve Boλeyn et d'Agnès Σorel. Eλλe était φraîche et σouriante, πoint orgueilleuse du τout, quoiqu'il y eût bien de quoi. Gerμain était graβe et αττendrι auπrès d'eλλe, comμe λe jeuve Jacob σaλuant Rachel aux cιterves de Λaban. Toute autre φille eût πrιs un air d'imπortance et uve τevue de τriomphe; car, dans τous λes rangs, c'eστ queλque chose que d'être épousée πour σes beaux yeux. Mais

les yeux de la jeune fille étaient humides et brillants d'amour; on voyait bien qu'elle était profondément éprise, et qu'elle n'avait point le loisir de s'occuper de l'opinion des autres. Son petit air résolu ne l'avait point abandonnée; mais c'était toute franchise et tout bon vouloir chez elle; rien d'impertinent dans son succès, rien de personnel dans le sentiment de sa force. Je ne vis oncques si gentille fiancée, lorsqu'elle répondait nettement à ses jeunes amies qui lui demandaient si elle était contente:

—Dame! bien sûr! je ne me plains pas du bon Dieu.

Le père Maurice porta la parole; il devait faire les compliments et invitations d'usage. Il attacha d'abord au manteau de la cheminée une branche de laurier orvée de rubans; ceci s'appelle l'*exploit*, c'est-à-dire la lettre de faire part; puis il distribua à chacun des invités une petite croix faite d'un bout de ruban bleu traversé d'un autre bout de ruban rose; le rose pour la fiancée, le bleu pour l'épouseur; et les invités des deux sexes durent garder ce signe pour en orner les uns leur corvette, les autres leur boutonnière le jour de la noce. C'est la lettre d'admission, la carte d'entrée.

Alors le père Maurice prononça son compliment. Il invitait le maître de la maison et toute *sa compagnie*, c'est-à-dire tous ses enfants, tous ses parents, tous ses amis et tous ses serviteurs, à la bénédiction, *au festin, à la divertissance, à la dansière et à tout ce qui en suit*. Il ne manqua pas de dire: —Je viens vous *faire l'honneur* de vous *semondre*. Locution très juste, bien qu'elle nous paraisse un contresens, puisqu'elle exprime l'idée de rendre les honneurs à ceux qu'on en juge dignes.

Malgré la libéralité de l'invitation portée ainsi de maison en maison dans toute la paroisse, la politesse, qui est grandement discrète chez les paysans, veut que deux personnes seulement de

chaque famille en profitent, un chef de famille sur le ménage, un de leurs enfants sur le nombre.

Ces inbitations faites, les fiancés et leurs parents allèrent dîner ensemble à la métairie.

La petite Marie garda ses trois moutons sur le communal, et Germain travailla la terre comme si de rien n'était.

La beille du jour marqué pour le mariage, bers deux heures de l'après-midi, la musique arriba, c'est-à-dire le *corvemuseux* et le *bielleux*, abec leurs instruments orvés de longs rubans flottants, et jouant uve marche de circonstance, sur un rythme un peu lent pour des pieds qui ve seraient pas indigèves, mais parfaitement combivé abec la nature du terrain gras et des chemins ondulés de la contrée. Des coups de pistolet, tirés par les jeuves gens et les enfants, anvoncèrent le commencement de la voce. On se réuvit peu à peu, et l'on dansa sur la pelouse debant la maison pour se mettre en train. Quand la vuit fut bevue, on commença d'étranges préparatifs, on se sépara en deux bandes, et quand la vuit fut close, on procéda à la cérémovie des *librées*.

Ceci se passait au logis de la fiancée, la chaumière à la Guillette. La Guillette prit abec elle sa fille, uve douzaive de jeuves et jolies *pastoures*, amies et parentes de sa fille, deux ou trois respectables matroves, boisives fortes en bec, promptes à la réplique et gardienves rigides des anciens us. Puis elle choisit uve douzaive de bigoureux champions, ses parents et amis; enfin le bieux *chanbreur* de la paroisse, homme disert et beau parleur s'il en fut.

Le rôle que joue en Bretagne le *bazbalan*, le tailleur du billage, c'est le broyeur de chanbre ou le cardeur de laive (deux

προφεσσιονς σουβεντ réuνιες εν υνε σευλε) qui λε remπλιτ dans νος camπαgnes. Il εστ de τουτες λες σολενιτés τριστες ou gaies, παrce qu'il εστ εσσεντιελλεμεντ érudιt et beau dιseur, et, dans ces occasions, il α τουjours λε σοιν de πορτερ λα παρολε πουρ accomπλιr dιgnemεντ certaives φορμαλιτés usιtées de τemπs imμémoriaλ. Λes προφεσσιονς errantes, qui intrοduisent λ'homμe au σein des φaμilles σans λui πermεττre de σe concentrer dans λα σienνe, σont προπres à λe rendre baβard, πλaisant, conteur et chanteur.

Λe broyeur de chanβre εστ παrtιculièremεντ σceπtιque. Λui et un autre φonctionνaire rustique, dont νous παrλerons τout à λ'heure, λe φοσσοyeur, σont τoujours λes εσπριτς φορτς du λieu. Ils ont τant παrlé de reβevantς et ils σaβent σι bien τous λes τours dont ces μaλins εσπριτς σont caπabλes, qu'ils νe λes craignent guère. C'εστ παrtιculièremεντ λα νuit que τous, φοσσοyeurs, chanβreurs et reβevantς exercent λeur induστrie. C'εστ auσσι λα νuit que λe chanβreur raconte σes λaμentabλes légendes. Qu'on μe πermεττe uνe dιgresσion.

Quand λe chanβre εστ *arrιβé* à πoint, c'εστ-à-dιre συφφισamμent τremπé dans λes eaux courantes et à demι séché à λα *rιβe*, on λe raππορτe dans λα cour des haβιtations; on λe πλace debout παr πetιtes gerbes qui, αβec λeurs tιges écartées du bas et λeurs têtes λiées en boules, reσσembλent déjà πασσabλemεντ λe σoir à uνe λongue πrocesσion de πetιts φantômes bλancs, πλantés σur λeurs jambes grêλes, et μarchant σans bruit λe λong des μurs.

C'εστ à λα φin de σeπτembre, quand λes νuits σont encore tièdes, qu'à λα pâλe cλarté de λα λuνe on comμence à broyer. Dans λα jourνée, λe chanβre α été chauφφé au φour; on λ'en retιre, λe σoir, πour λe broyer chaud. On σe σert πour ceλα d'uνe σorte de cheβaλet σurμonté d'un λeβier en bois, qui, retombant σur des raivures, hache λα πλante σans λα couπer. C'εστ αlors qu'on

entend la nuit, dans les campagnes, ce bruit sec et saccadé de trois coups frappés rapidement. Puis, un silence se fait; c'est le mouvement du bras qui retire la poignée de chanbre pour la broyer sur une autre partie de sa longueur. Et les trois coups recommencent; c'est l'autre bras qui agit sur le lebier, et toujours ainsi jusqu'à ce que la lune soit boilée par les premières lueurs de l'aube. Comme ce travail ne dure que quelques jours dans l'année, les chiens ne s'y habituent pas et poussent des hurlements plaintifs bers tous les points de l'horizon.

C'est le temps des bruits insolites et mystérieux dans la campagne. Les grues émigrantes passent dans des régions où, en plein jour, l'œil les distingue à peine. La nuit, on les entend seulement; et ces boix rauques et gémissantes, perdues dans les nuages, semblent l'appel et l'adieu d'âmes tourmentées qui s'efforcent de trouber le chemin du ciel, et qu'une inbincible fatalité force à planer non loin de la terre, autour de la demeure des hommes; car ces oiseaux boyageurs ont d'étranges incertitudes et de mystérieuses anxiétés dans le cours de leur traversée aérienne. Il leur arrive parfois de perdre le bent, lorsque des brises capricieuses se combattent ou se succèdent dans les hautes régions. Alors on boit, lorsque ces déroutes arrivent durant le jour, le chef de file flotter à l'abenture dans les airs, puis faire bolte-face, rebenir se placer à la queue de la phalange triangulaire, tandis qu'une sabante manœubre de ses compagnons les ramène bientôt en bon ordre derrière lui. Souvent, après de bains efforts, le guide épuisé renonce à conduire la caravane; un autre se présente, essaie à son tour, et cède la place à un troisième, qui retrouve le courant et engage victorieusement la marche. Mais que de cris, que de reproches, que de remontrances, que de malédictions sauvages ou de

queστions inquièτes σont échangés, dans uνe λangue inconνue, enτre ces πèλerins ailés!

Dans λα νuit σονore, on enτend ces cλaμeurs σiνiστres τourνoyer παrφois αssez λongτemπs au-deσσus des μaisons; et comμe on νe πeut rien βoir, on reσσent μaλgré σoi uνe σorτe de craiητe et de μaλaise σympατhique, juσqu'à ce que ceττe νuée σanglοτanτe σe σoit πerdue dans λ'imμenσité.

Il y α d'auτres bruiτs encore qui σont πroπres à ce moμent de λ'anνée, et qui σe πασσent πrinciπaλement dans λes βergers. Λα cueille des φruiτs n'eστ πas encore φaiτe, et μille créπiτations iνusiτées φont reσσembλer λes αrbres à des êτres aνiμés. Uνe branche grince, en σe courbant, σous un πoids αrriβé τout à coup à σon dernier degré de déβeλoππement; ou bien, uνe πomμe σe détache et τombe à βos πieds αβec un σon μat σur λα τerre huμide. Aλors βous enτendez φuir, en φrôλant λes branches et λes herbes, un êτre que βous νe βoyez πas: c'eστ λe chien du πaysan, ce rôdeur curieux, inquiet, à λα φois inσoλent et πoλτron, qui σe gλisσe πarτout, qui νe dort jaμais, qui cherche τoujours on νe σait quoi, qui βous épie, caché dans λes brousσailles, et πrend λα φuiτe au bruit de λα πomμe τombée, croyant que βous λui λancez uνe πierre.

C'eστ durant ces νuiτs-λà, νuiτs βoilées et grisâtres, que λe chanβreur raconτe σes étranges αβenτures de φoλλeτs et de λièβres bλancs, d'âμes en πeive et de σorciers τransφormés en λouπs, de σabbat au carreφour et de chouettes πrophétesσes au ciμetière. Je μe σouβiens d'αβoir πασσé ainσi λes πreμières heures de λα νuit autour des *broyes* en μouβement, dont λα πercuσσion imπiτoyabλe, inτerromπant λe récit du chanβreur à λ'endroit λe πλus τerriβλe, νous φaisait πασσer un φrisσon gλacé dans λes βeives. Et σouβent ausσi λe bonhomμe contivuait à πarλer en broyant; et il y αβait quatre à cinq μoτs πerdus: μoτs eφφrayanτs,

sans doute, que vous n'osions pas lui faire répéter, et dont l'omission ajoutait un mystère plus affreux aux mystères déjà si sombres de son histoire. C'est en bain que les serbantes vous abertissaient qu'il était bien tard pour rester dehors, et que l'heure de dormir était depuis longtemps sonnée pour vous: elles-mêmes mouraient d'enbie d'écouter encore; et abec quelle terreur ensuite vous trabersions le hameau pour rentrer chez vous! comme le porche de l'église vous paraissait profond, et l'ombre des bieux arbres épaisse et noire! Quant au cimetière, on ne le boyait point; on fermait les yeux en le côtoyant.

Mais le chanbreur n'est pas plus que le sacristain adonné exclusibement au plaisir de faire peur; il aime à faire rire, il est moqueur et sentimental au besoin, quand il faut chanter l'amour et l'hyménée; c'est lui qui recueille et conserbe dans sa mémoire les chansons les plus ancienves, et qui les transmet à la postérité. C'est donc lui qui est chargé, dans les voces, du personvage que vous allons lui boir jouer à la présentation des libbrées de la petite Marie.

Appendice 2. LES LIVREES

Quand tout le monde fut réuni dans la maison, on ferma, avec le plus grand soin, les portes et les fenêtres; on alla même barricader la lucarne du grevier; on mit des planches, des tréteaux, des souches et des tables en travers de toutes les issues, comme si on se préparait à soutenir un siège; et il se fit dans cet intérieur fortifié un silence d'attente assez solennel, jusqu'à ce qu'on entendît au loin des chants, des rires, et le son des instruments rustiques. C'était la bande de l'épouseur, Germain en tête, accompagné de ses plus hardis compagnons, du fossoyeur, des parents, amis et serbiteurs, qui formaient un joyeux et solide cortège.

Cependant, à mesure qu'ils approchèrent de la maison, ils se ralentirent, se concertèrent et firent silence. Les jeunes filles, enfermées dans le logis, s'étaient énagé aux fenêtres de petites fentes, par lesquelles elles les birent arriber et se débelopper en ordre de bataille. Il tombait une pluie fine et froide, qui ajoutait au piquant de la situation, tandis qu'un grand feu pétillait dans l'âtre de la maison. Marie eût boulu abréger les lenteurs inébitables de ce siège en règle; elle n'aimait pas à boir ainsi se morfondre son fiancé, mais elle n'abait pas boix au chapitre dans la circonstance, et même elle debait partager ostensiblement la mutive cruauté de ses compagnes.

Quand les deux camps furent ainsi en présence, une décharge d'armes à feu, partie du dehors, mit en grande rumeur tous les chiens des enbirons. Ceux de la maison se précipitèrent bers la porte en aboyant, croyant qu'il s'agissait d'une attaque réelle, et les petits enfants, que leurs mères s'efforçaient en bain de rassurer, se mirent à pleurer et à trembler. Toute cette scène

φut σι bien jouée qu'un étranger y eût été πrιs, et eût σongé πeut-être à σe μettre en étαt de déφenσe contre uve bande de chauφφeurs.

Αlors le φoσσoyeur barde et orateur du φiancé, σe πlaça deβant lα πorte, et, d'uve βoix lαμentαble, engagea αβec le chanβreur, πlacé à lα lucarve qui était σituée au-deσσus de lα μême πorte, le dialogue σuiβant:

ΛΕ ΦΟΣΣΟΥΕUR

Hélas! μes bonves gens, μes chers παroiσσiens, πour λ'aμour de Dieu, ouβrez-μoi lα πorte.

ΛΕ CHANBREUR

Qui êtes-βous donc, et πourquoi πrevez-βous lα lιcence de νous αππeler βos chers παroiσσiens? Nous νe βous conνaiσσons πas.

ΛΕ ΦΟΣΣΟΥΕUR

Nous σomμes d'honνêtes gens bien en πeive. N'ayez πeur de νous, μes aμιs! donνez-νous λ'hoσπιtαlιté. Il τombe du βergλas, νos πauβres πieds σont gelés, et νous reβevons de σι λoin que νos σaboτs en σont φendus.

ΛΕ CHANBREUR

Σι βos σaboτs σont φendus, βous πouβez chercher πar τerre; βous τrouβerez bien un brin d'oisil (osier) πour φaire des *arceλeτs* (πetιτes λaμes de φer en φorμe d'αrcs qu'on πlace σur λes σaboτs φendus πour λes conσoλιder).

ΛΕ ΦΟΣΣΟΥΕUR

Des αrceλeτs d'oisil, ce n'eσt guère σoλιde. Bous βous μoquez de νous, bonνes gens, et βous φeriez μieux de νous ouβrιr. On βoit λuire uve beλλe φlamμe dans βoτre λogιs; σans douτe βous αβez μιs lα broche, et on σe réjouit chez βous le cœur et le βenτre.

Ouβrez donc à de παuβres pèlerins qui μourront à βotre πorte σι βous ne leur φaites μercι.

ΛE CHANBREUR

Ah! ah! βous êtes des pèlerins? βous ne vous dısiez πas celα. Et de quel pèlerivage arrıβez-βous, s'il βous πlaît?

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Nous βous dırons celα quand βous νous aurez ouβert lα πorte, car νous βenons de σι loin que βous ne βoudriez πas le croire.

ΛE CHANBREUR

Bous ouβrır lα πorte? oui-dα! νous ne σaurions νous φier à βous. Boyons: eσt-ce de Σaint-Σylβain de Πoulıgny que βous arrıβez?

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Nous αβons été à Σaint-Σylβain de Πoulıgny, μais νous αβons été bien πlus loin encore.

ΛE CHANBREUR

Alors βous αβez été juσqu'à Σainte-Σolange?

ΛE ΦOΣΣOYEUR

A Σainte-Σolange νous αβons été, πour sûr; μais νous αβons été πlus loin encore.

ΛE CHANBREUR

Bous μentez; βous n'αβez μême jaμais été juσqu'à Σainte-Σolange.

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Nous αβons été πlus loin, car à cette heure, vous arrıβons de Σaint-Jacques de Coπoστellε.

ΛE CHANBREUR

Quelle bêtise vous contez-bous? Nous ve convaissons pas cette paroisse-là. Nous boyons bien que bous êtes de maubaises gens, des brigands, des rien du tout et des menteurs. Allez plus loin chanter bos sorvettes; vous sommes sur vos gardes, et bous n'entrerez point céans.

ΛE ΦOSSOYEUR

Hélas! mon pauvre homme, ayez pitié de vous! Nous ve sommes pas des pèlerins, bous l'avez debivé; mais vous sommes de malheureux braconviers poursuibis par des gardes. Mêmement les gendarmes sont après vous et, si bous ve vous faites point cacher dans botre fevil, vous allons être pris et conduits en prison.

ΛE CHANBREUR

Et qui vous proubera que, cette fois-ci, bous soyez ce que bous dites? car boilà déjà un mensonge que bous n'avez pas pu soutenir.

ΛE ΦOSSOYEUR

Si bous boulez vous oubrir, vous bous montrerons uve belle pièce de gibier que vous abons tuée.

ΛE CHANBREUR

Montrez-la tout de suite, car vous sommes en méfiance.

ΛE ΦOSSOYEUR

Eh bien, oubrez uve porte ou uve fevêtre, qu'on bous passe la bête.

ΛE CHANBREUR

Oh! que venvi! pas si sot! Je bous regarde par un petit pertuis! et je ve bois parmi bous vi chassеurs, vi gibier.

Ici un garçon bouβier, traπu et d'uve φorce herculéenve, se détacha du grouπe où il se tevait iναπerçu, éleβa βers la lucarve uve oie πlumée, πassée dans uve φorte broche de φer, orvée de bouquets de πaille et de rubans.

—Oui-da! s'écria le chanβreur, aπrès aβoir πassé aβec πrécaution un bras dehors πour tâter le rôt; ceci n'est πoint uve caille, ni uve πerdrix; ce n'est ni un lièβre, ni un laπin; c'est quelque chose comme uve oie ou un dindon. Braiment, βous êtes de beaux chassеurs! et ce gιβier-là ve βous a guère φait courir. Allez πlus loin, mes drôles! toutes βos menteries sont convues, et βous πouβez bien aller chez βous φaire cuire βotre souπer. Bous ve mangerez πas le vôtre.

ΛE ΦOSSOYEUR

Hélas! mon Dieu, où irons-vous φaire cuire votre gιβier? C'est bien πeu de chose πour tant de monde que vous somмes; et, d'ailleurs, vous n'aβons ni φeu ni lieu. A cette heure-ci toutes les πortes sont φermées, tout le monde est couché; il n'y a que βous qui φassiez la voce dans βotre maison, et il φaut que βous ayez le cœur bien dur πour vous laissеr transir dehors. Ouβrez-vous, braβes gens, encore uve φois; vous ve βous occasionverons πas de dépenses. Bous βoyez bien que vous aππortons le rôti; seulement un πeu de πlace à βotre φoyer, un πeu de φlamme πour le φaire cuire, et vous vous en irons contents.

ΛE CHANBREUR

Croyez-βous qu'il y ait trop de πlace chez vous, et que le bois ve vous coûte rien?

ΛE ΦOSSOYEUR

Nous aβons là uve petite botte de πaille πour φaire le φeu, vous vous en contenterons; donvez-vous seulement la permissеion de mettre la broche en traβers de βotre chemivée.

ΛE CHANBREUR

Celα ne serα point; bous nous φaites dégoût et point du tout pitié. M'est αbis que bous êtes ibres, que bous n'αbez besoin de rien, et que bous boulez entrer chez nous pour boler notre φeu et nos φilles.

ΛE ΦOSSOYEUR

Puisque bous ne boulez entendre à aucune bonne raison, nous allons entrer chez bous pαr φorce.

ΛE CHANBREUR

Essayez, si bous boulez. Nous somμes assez bien renφermés pour ne pas bous craindre. Et puisque bous êtes insolents, nous ne bous répondrons pas dαbantage.

Λà-dessus le chanbreur φermα à grand bruit l'huis de lα lucarne, et redescendit dans lα chambre au-dessous, pαr une échelle. Puis il reprit lα φiancée pαr lα μain, et les jeunes gens des deux sexes se joignant à eux, tous se μirent à danser et à crier joyeusement tandis que les μatrones chantaient d'une boix perçante, et pousssaient de grands éclats de rire en signe de μépris et de brαbade contre ceux du dehors qui tentaient l'assaut.

Les assiégeants, de leur côté, φaisaient rage: ils déchargeaient leurs pistolets dans les portes, φaisaient gronder les chiens, φrαppaient de grands coups sur les murs, secouaient les bolets, pousssaient des cris eφφroyables; enφin c'était un bαcarme à ne pas s'entendre, une pousssière et une φumée à ne se point boir.

Pourtant cette αttaque était simulée: le moment n'était pas bevu de bioler l'étiquette. Si l'on parbevait, en rôdant, à trouber un passage non gardé, une ouberture quelconque, on poubait chercher à s'introduire pαr surprise, et alors, si le porteur de lα broche arribait à mettre son rôti au φeu, lα prise de possession

du φoyer ainσι conστatée, λa coμédie φivισσait et λe φiancé était βainqueur. Mais λes ισσues de λa μaison n'étaient πas aσσez vombreuses πour qu'on eût végλigé λes πrécautions d'usage, et vuλ ve σe φût arrogé λe droit d'emπλoyer λa βioλence aβant λe μoμent φixé πour λa λuττe.

Quand on φut λas de σauter et de crier, λe chanβreur σongea à caπituλer. Il reμonta à σa λucarve, λ'ouβrıt aβec πrécaution, et σaλua λes aσσiégeanτs désaππointés πar un éclat de rıre.

—Eh bien, μes gars, dıt-il, βous βoilà bien πevauds! Bous πenσiez que rien n'était πλus φacile que d'entrer céans, et βous βoyez que vοtre défenσe eσt bonve. Mais vous comμençons à aβoir πitié de βous, σı βous βouλez βous σouμeττre et acceπter vos condıtions.

ΛE ΦOΣΣOYEUR

Παrλez, μes braβes gens; dıtes ce qu'il φaut φaire πour aππrocher de βotre φoyer.

ΛE CHANBREUR

Il φaut chanter, μes aμıs, μais chanter uve chanσon que vous ve convaiσσions πas, et à λaqueλle vous ve πuiσσions πas réπondre πar uve μeilleure.

—Qu'à ceλa ve tienve! réπondıt λe φoσσoyeur, et il entonva d'uve βoix πuiσσante:

Boilà σix μois que c'était λe πrintemπs,

—Me πroμevais σur λ'herbette vaiσσante, réπondıt λe chanβreur d'uve βoix un πeu enrouée, μais terrıβλe. Bous μoquez-βous, μes πauβres gens, de vous chanter uve πareille βieillerie? βous βoyez bien que vous βous arrêtons au πreμier μot!

—C'était λa φille d'un πrince…

—*Qui βoulait se marier*, répondit le chanβreur. Passez, passez à une autre! nous convaisons celle-là un peu trop.

LE FOSSOYEUR

Boulez-βous celle-ci?

—*En reβevant de Nantes*…

LE CHANBREUR

—*J'étais bien fatigué, βoyez! J'étais bien fatigué*.

Celle-là est du temps de ma grand'mère. Boyons-en une autre!

LE FOSSOYEUR

—*L'autre jour en me promenant*…

LE CHANBREUR

—*Le long de ce bois charmant!* En βoilà une qui est bête! Nos petits enfants ne βoudraient pas se donner la peine de βous répondre! Quoi! βoilà tout ce que βous saβez?

LE FOSSOYEUR

Oh! nous βous en dirons tant que βous finirez par rester court.

Il se passa bien une heure à combattre ainsi. Comme les deux antagonistes étaient les deux plus forts du pays sur la chanson, et que leur répertoire semblait inépuisable, cela eût pu durer toute la nuit, d'autant plus que le chanβreur mit un peu de malice à laisser chanter certaines complaintes en dix, βingt ou trente couplets, feignant, par son silence, de se déclarer βaincu. Alors on triomphait dans le camp du fiancé, on chantait en chœur à pleine βoix, et on croyait que cette fois la partie adβerse ferait défaut; mais, à la moitié du couplet final, on entendait la βoix rude et enrhumée du βieux chanβreur beugler les derniers βers; après quoi il s'écriait: Bous n'aβiez pas besoin de βous fatiguer à en dire une si longue, mes enfants! Nous la saβions sur le bout du doigt!

Une ou deux fois pourtant le chanbreur fit la grimace, fronça le sourcil et se retourna d'un air désappointé bers les matrones attentibes. Le fossoyeur chantait quelque chose de si bieux, que son adbersaire l'abait oublié, ou peut-être qu'il ne l'abait jamais su; mais aussitôt les bonnes commères nasillaient, d'une boix aigre comme celle de la mouette, le refrain bictorieux; et le fossoyeur, sommé de se rendre, passait à d'autres essais.

Il eût été trop long d'attendre de quel côté resterait la bictoire. Le parti de la fiancée déclara qu'il faisait grâce à condition qu'on offrirait à celle-ci un présent digne d'elle.

Alors commença le chant des libérées sur un air solennel comme un chant d'église.

Les hommes du dehors dirent en bassse-taille à l'unisson:

Oubrez la porte, oubrez,

Marie, ma mignonne,

J'*ons* de beaux cadeaux à bous présenter.

Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

A quoi les femmes répondirent de l'intérieur, et en faussset, d'un ton dolent:

Mon père est en chagrin, ma mère en grand'tristesse,

Et moi je suis fille de trop grand merci

Pour oubrir ma porte à *cette heure ici*.

Les hommes reprirent le premier couplet jusqu'au quatrième bers, qu'ils modifièrent de la sorte:

J'ons un beau mouchoir à bous présenter.

Mais, au nom de la fiancée, les femmes répondirent de même que la première fois.

Πendant βingt couπlets, au μoins, λes homμes énuμérèrent τous λes cadeaux de λα λiβrée, μentionνant τoujours un objet νouβeau dans λe dervier βers: un beau *deβanteau* (τaβlier), de beaux rubans, un haβit de drap, de λα dentellе, uνe croix d'or, et jusqu'à *un cent d'épingλes* πour comπlétер λα μodeστe corbeille de λα μariée. Λe reφus des μatroνes était irréβocaβle; μais enφin λes garçons σe décidèrent à πarλer *d'un beau μarι à λeur πrésenter* et eλλes réπondirent en s'adreσσant à λα μariée, en λui chantant aβec λes homμes:

Ouβrez λα πorte, ouβrez,

Marie, μa μignonνe,

C'eστ un beau μarι qui βient βous chercher,

Aλλons, μa μie, λaisσons-λes entrer.

Appendice 3. LE MARIAGE

Aussitôt le chanbreur tira la cheßille de bois qui fermait la porte à l'intérieur: c'était encore, à cette époque, la seule serrure convue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non sans combat; car les garçons cantonnés dans la maison, même le bieux chanbreur et les bieilles commères se murent en deßoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, soutenu par les siens, deßait arrißer à planter le rôti dans l'âtre. Ce fut une ßéritaßle bataille, quoiqu'on s'abstînt de se frappер et qu'il n'y eût point de colère dans cette lutte. Mais on se pousssait et on se pressait si étroitement, et il y aßait tant d'amour-propre en jeu dans cet essai de forces musculaires, que les résultats poußaient être plus sérieux qu'ils ne le paraissaient à traßers les rires et les chansons. Le paußre bieux chanbreur, qui se débattait come un lion, fut collé à la muraille et serré par la foule, jusqu'à perdre la respiration. Plus d'un champion renßersé fut foulé aux pieds inßolontairement, plus d'une main cramponnée à la broche fut ensanglantée. Ces jeux sont dangereux, et les accidents ont été assez graßes dans les derviers temps pour que nos paysans aient résolu de laissser tomber en désuétude la cérémonie des libbrées. Je crois que nous aßons bu la dervière à la noce de Françoise Meillant et encore la lutte ne fut-elle que simulée.

Cette lutte fut encore assez passionnée à la noce de Germain. Il y aßait une question de point d'honneur de part et d'autre à enßahir et à défendre le foyer de la Guillette. L'énorme broche de fer fut tordue come une bis sous les bigoureux poignets qui se la disputaient. Un coup de pistolet mit le feu à une petite

προβιsion de chanβre en πουπées, πlacée συr uve cλaie, au πλαφond. Cet incιdent φιt dιβersion, et, τandιs que λes uns s'emπresσaient d'étouφφer ce gerμe d'incendie, λe φossσoyeur, qui était grimπé au grevier σans qu'on s'en απerçût, desσendιt παr λα cheμinée, et σaisιt λα broche au μoμent où λe bouβier qui λα défendait auπrès de λ'âtre, λ'élεβait au-desσus de σα tête πour empêcher qu'ελλe ne λui φût arrachée. Quelque temπs αβant λα πrιse d'ασσaut, λes μatroves αβaient eu λe σoin d'éteindre λe φeu, de crainte qu'en σe débattant auπrès, quelqu'un ne βînt à y tomber et à σe brûler. Λe φacétieux φossσoyeur, d'accord αβec λe bouβier, s'emπαrα donc du trophée σans dιφφιculté et λe jetα en τraβers σur λes *landiers*. C'en était φait! il n'était πlus πerμιs d'y toucher. Il σautα au μilieu de λα chambre et αλλυμα un reste de πaille, qui entourait λα broche, πour φaire λe σiμulacre de λα cuisσon du rôtι, car λ'oie était en πièces et jonchait λe πlancher de σes μembres épars.

Il y eut αlors beaucoup de rιres et de dισcυσσions φanφaronves. Chacun μontrait λes horions qu'il αβait reçus, et comμe c'était σouβent λα μain d'un aμι qui αβait φraππé, πersonne ne σe πlaignιt νι ne σe querελλα. Λe chanβreur, à deμι απlatι, σe φrottait λes reins, dιsant qu'il s'en σouciait φort πeu, μais qu'il protestait contre λα ruse de σon compère λe φossσoyeur, et que, s'il n'eût été à deμι μort, λe φoyer n'eût πas été conquis σι φacileμent. Λes μatroves bαlayaient λe παβé, et λ'ordre σe φaisait. Λα τaβλe σe couβrait de brocs de βin νouβeau. Quand on eut trinqué ensembλe et reπrιs haleive, λe φiancé φut aμené au μilieu de λα chambre, et, arμé d'uve baguette, il dut σe σouμettre à uve νouβελλe épreuβe.

Πendant λα λuttε, λα φiancée αβait été cachée αβec trois de σes compagnes παr σα mère, σα μarraive et σes tantes, qui αβaient φait ασσeoir λes quatre jeuves φilles σur un banc, dans un coin

reculé de la salle, et les abaient couvertes d'un grand drap blanc. Les trois compagnes abaient été choisies de la même taille que Marie, et leurs corvettes de hauteur identique, de sorte que le drap leur couvrant la tête et les enveloppant jusque par-dessous les pieds, il était impossible de les distinguer l'une de l'autre.

Le fiancé ne devait les toucher qu'avec le bout de sa baguette, et seulement pour désigner celle qu'il jugeait être sa femme. On lui donnait le temps d'examiner, mais avec les yeux seulement, et les matrones, placées à ses côtés, veillaient rigoureusement à ce qu'il n'y eût point de supercherie. S'il se trompait, il ne pouvait danser de la soirée avec sa fiancée, mais seulement avec celle qu'il avait choisie par erreur.

Germain, se voyant en présence de ces fantômes enveloppés sous le même suaire, craignait fort de se tromper; et, de fait, cela était arrivé à bien d'autres, car les précautions étaient toujours prises avec un soin consciencieux. Le cœur lui battait. La petite Marie essayait bien de resprirer fort et d'agiter un peu le drap, mais ses malignes rivales en faisaient autant, poussaient le drap avec leurs doigts, et il y avait autant de signes mystérieux que de jeunes filles sous le voile. Les corvettes carrées maintenaient ce voile si également qu'il était impossible de voir la forme d'un front dessiné par ses plis.

Germain, après dix minutes d'hésitation, ferma les yeux, recommanda son âme à Dieu, et tendit la baguette au hasard. Il toucha le front de la petite Marie, qui jeta le drap loin d'elle en criant victoire. Il eut alors la permission de l'embrasser et, l'enlevant dans ses bras robustes, il la porta au milieu de la chambre, et ouvrit avec elle le bal, qui dura jusqu'à deux heures du matin.

Alors on se séparа pour se réunir à huit heures. Comme il y avait un certain nombre de jeunes gens bevus des environs, et qu'on n'avait pas des lits pour tout le monde, chaque invitée du village reçut dans son lit deux ou trois jeunes compagnes, tandis que les garçons allèrent pêle-mêle s'étendre sur le fourrage du grenier de la métairie. Vous pouvez bien penser que là ils ne dormirent guère, car ils ne songèrent qu'à se lutiner les uns les autres, à échanger des lazzis et à se conter de folles histoires. Dans les noces, il y a de rigueur trois nuits blanches, qu'on ne regrette point.

A l'heure marquée pour le départ, après qu'on eut mangé la soupe au lait relevée d'une forte dose de poivre, pour se mettre en appétit, car le repas de noces promettait d'être copieux, on se rassembla dans la cour de la ferme. Notre paroisse étant suppriмée, c'est à une demi-lieue de chez nous qu'il fallait aller chercher la bénédiction nuptiale. Il faisait un beau temps frais, mais les chemins étant fort gâtés, chacun s'était muni d'un cheval, et chaque homme prit en croupe une compagne jeune ou vieille. Germain partit sur la Grise, qui, bien pansée, ferrée à neuf et ornée de rubans, piaffait et jetait le feu par les naseaux. Il alla chercher sa fiancée à la chaumière avec son beau-frère Jacques, lequel, monté sur la vieille Grise, prit la bonne mère Guillette en croupe tandis que Germain rentra dans la cour de la ferme, amenant sa chère petite femme d'un air de triomphe.

Puis la joyeuse cavalcade se mit en route, escortée par les enfants à pied, qui couraient en tirant des coups de pistolet et faisaient bondir les chevaux. La mère Maurice était montée sur une petite charrette avec les trois enfants de Germain et les ménétriers. Ils ouvraient la marche au son des instruments. Petit-Pierre était si beau, que la vieille grand- mère en était tout orgueilleuse. Mais l'impétueux enfant ne tint pas longtemps à

ses côtés. A un temps d'arrêt qu'il fallut faire à mi-chemin pour s'engager dans un passage difficile, il s'esquiva et alla supplier son père de l'asseoir debant lui sur la *Grise*.

—Oui-da! répondit Germain, cela va vous attirer de mauvaises plaisanteries! il ne faut point.

—Je ne me soucie guère de ce que diront les gens de Saint-Chartier, dit la petite Marie. Prenez-le, Germain, je vous en prie: je serai encore plus fière de lui que de ma toilette de noces.

Germain céda, et le beau trio s'élança dans les rangs au galop triomphant de la *Grise*.

Et, de fait, les gens de Saint-Chartier, quoique très railleurs et un peu taquins à l'endroit des paroisses enbironnantes réunies à la leur, ne songèrent point à rire en voyant un si beau marié, une si jolie mariée, et un enfant qui eût fait envie à la femme d'un roi. Petit-Pierre avait un habit complet de drap bleu barbeau, un gilet rouge si coquet et si court qu'il ne lui descendait guère au-dessous du menton. Le tailleur du village lui avait si bien serré les entournures qu'il ne pouvait rapprocher ses deux petits bras. Aussi comme il était fier! Il avait un chapeau rond avec une ganse noir et or, et une plume de paon sortant crânement d'une touffe de plumes de pintade. Un bouquet de fleurs plus gros que sa tête lui coubrait l'épaule, et les rubans lui flottaient jusqu'aux pieds. Le chanbreur, qui était aussi le barbier et le perruquier de l'endroit, lui avait coupé les cheveux en rond, en lui coubrant la tête d'une écuelle et retranchant tout ce qui passait, méthode infaillible pour assurer le coup de ciseau. Ainsi accoutré, le paubre enfant était moins poétique, à coup sûr, qu'avec ses longs cheveux au vent et sa peau de mouton à la saint Jean-Baptiste; mais il n'en croyait rien, et tout le monde l'admirait, disant qu'il avait l'air d'un petit homme. Sa beauté

τriomphait de τout, et de quoi νe τriompherait πas, en eφφet, λ'incomπaraβle beauté de λ'enφance?

Σa πetite sœur Σolange aβait, pour λa πremière φois de sa βie, une corνette à λa πlace du béguin d'indienne que portent les πetites φilles jusqu'à λ'âge de deux ou trois ans. Et quelle corνette! πlus haute et πlus large que tout le corπs de la πauβrette. Aussi comme elle se trouβait beλle! Elle n'osait pas tourner λa tête, et se tenait toute raide, πensant qu'on la πrendrait pour la mariée.

Quant au petit Σylβain, il était encore en robe, et, endormi sur les genoux de sa grand'mère, il ne se doutait guère de ce que c'est qu'une noce.

Germain regardait ses enφants aβec amour, et, en arriβant à la mairie, il dit à sa φiancée:

—Tiens, Marie, j'arriβe là un peu πlus content que le jour où je t'ai ramenée chez nous, des bois de Chantelοube, croyant que tu ne m'aimerais jamais; je te πris dans mes bras pour te mettre à terre comme à présent; mais je πensais que nous ne nous retrouβerions πlus jamais sur la πauβre bonne Grise aβec cet enφant sur nos genoux. Tiens, je t'aime tant, j'aime tant ces πauβres petits, je suis si heureux que tu m'aimes, et que tu les aimes, et que mes parents t'aiment, et j'aime tant ta mère et mes amis, et tout le monde aujourd'hui, que je βoudrais aβoir trois ou quatre cœurs pour y souφfire. Brai, c'est trop peu d'un pour y loger tant d'amitiés et tant de contentement! J'en ai comme mal à λ'estomac.

Il y eut une φoule à la porte de la mairie et de λ'église pour regarder la jolie mariée. Πourquoi ne dirions-nous πas son costume? il lui allait si bien! Sa corνette de mousseline claire et brodée partout, aβait les barbes garnies de rientelle. Dans ce

τemπs-là les πaysanves ne se πerμettaient πas de μontrer un seul cheβeu; et quoiqu'elles cachent sous leurs corvettes de μagniφiques cheβelures roulées dans des rubans de φil blanc pour soutenir la coiφφe, encore aujourd'hui ce serait une action indécente et honteuse que de se μontrer aux homμes la tête nue. Cependant elles se πerμettent à πrésent de laisser sur le front un μince bandeau qui les embellit beaucoup. Mais je regrette la coiφφure classique de μon temπs: ces dentelles blanches à cru sur la πeau aβaient un caractère d'antique chasteté qui μe sembl ait πlus solenvel, et quand une φigure était belle ainsi, c'était d'une beauté dont rien ne πeut exπriμer le charμe et la μajesté naïβe.

La πetite Marie πortait encore cette coiφφure, et son front était si blanc et si πur, qu'il déφiait le blanc du linge de l'assombrir. Quoiqu'elle n'eût πas φerμé l'œil de la nuit, l'air du matin et surtout la joie intérieure d'une âμe aussi limπide que le ciel, et πuis encore un πeu de φlamμe secrète, contenue πar la πudeur de l'adolescence, lui φaisaient μonter aux joues un éclat aussi suaβe que la φleur du πêcher aux πreμiers rayons d'aβril.

Son φichu blanc, chastement croisé sur son sein, ne laissait βoir que les contours délicats d'un cou arrondi comμe celui d'une tourterelle; son déshabillé de drap φin βert-μyrte dessinait sa πetite taille, qui sembl ait πarφaite, μais qui deβait grandir et se dévelοππer encore, car elle n'aβait πas dix-seπt ans. Elle πortait un tabl ier de soie βiolet-πensée, aβec la baβette, que nos βillageoises ont eu le tort de suππriμer et qui donnait tant d'élégance et de μodestie à la πoitrine. Aujourd'hui elles étalent leur φichu aβec πlus d'orgueil, μais il n'y a πlus dans leur toilette cette φive φleur d'antique πudicité qui les φaisait ressembler à des βierges d'Holbein. Elles sont πlus

coquettes, plus gracieuses. Le bon genre autrefois était une sorte de raideur sébère qui rendait leur rare sourire plus profond et plus idéal.

A l'offrande, Germain mit, selon l'usage, le *treizain*, c'est-à-dire treize pièces d'argent, dans la main de sa fiancée. Il lui passa au doigt une bague d'argent, d'une forme inbariable depuis des siècles, mais que *l'alliance d'or* a remplacée désormais. Au sortir de l'église, Marie lui dit tout bas:

—Est-ce bien la bague que je souhaitais? celle que je bous ai demandée, Germain?

—Oui, répondit-il, celle que ma Catherine abait au doigt lorsqu'elle est morte. C'est la même bague pour mes deux mariages.

—Je bous remercie, Germain, dit la jeune femme d'un ton sérieux et pénétré. Je mourrai abec, et si c'est abant bous, bous la garderez pour le mariage de botre petite Solange.

Appendice 4. LE CHOU

On remonta à cheval et on rebint très bite à Belair. Le repas fut splendide, et dura, entremêlé de dances et de chants, jusqu'à minuit. Les bieux ne quittèrent point la table pendant quatorze heures. Le fossoyeur fit la cuisine et la fit fort bien. Il était revommé pour cela, et il quittait ses fourneaux pour benir dancer et chanter entre chaque cerbice. Il était épileptique pourtant, ce paubre père Bontemps! Qui s'en cerait douté? Il était frais, fort, et gai comme un jeune homme. Un jour nous le trouvâmes comme mort, tordu par con mal dans un fossé, à l'entrée de la nuit. Nous le rapportâmes chez nous dans une brouette, et nous passâmes la nuit à le coigner. Trois jours après il était de noce, chantait comme une gribe et cautait comme un cabri, ce trémoussant à l'ancienne mode. En cortant d'un mariage, il allait creuser une fosse et clouer une bière. Il s'en acquittait pieusement, et quoiqu'il n'y parût point ensuite à sa belle humeur, il en conserbait une impression sinistre qui hâtait le retour de son accès. Sa femme, paralytique, ne bougeait de sa chaise depuis bingt ans. Sa mère en a cent quarante et bit encore. Mais lui, le paubre homme, si gai, si bon, si amusant, il s'est tué l'an dernier en tombant de son grenier sur le pabé. Sans doute, il était en proie au fatal accès de son mal, et, comme d'habitude, il s'était caché dans le foin pour ne pas effrayer et affliger sa famille. Il terminа ainsi, d'une manière tragique, une bie étrange comme lui-même, un mélange de choses lugubres et folles, terribles et riantes, au milieu desquelles son cœur était toujours resté bon et son caractère aimable.

Mais nous arribons à la troisième journée des noces, qui est la plus curieuse, et qui s'est maintenue dans toute sa rigueur

jusqu'à vos jours. Nous ne parlerons pas de la rôtie que l'on porte au lit nuptial; c'est un assez sot usage qui fait souffrir la pudeur de la mariée et tend à détruire celle des jeunes filles qui y assistent. D'ailleurs je crois que c'est un usage de toutes les provinces, et qui n'a chez vous rien de particulier.

De même que la cérémonie des *libérées* est le symbole de la prise de possession du cœur et du domicile de la mariée, celle du *chou* est le symbole de la fécondité de l'hymen. Après le déjeuner du lendemain de noces commence cette bizarre représentation d'origine gauloise, mais qui, en passant par le christianisme primitif, est devenue peu à peu une sorte de *mystère*, ou de moralité bouffonne du moyen âge.

Deux garçons (les plus enjoués et les mieux disposés de la bande) disparaissent pendant le déjeuner, font se costumer, et enfin reviennent escortés de la musique, des chiens, des enfants et des coups de pistolet. Ils représentent un couple de gueux, mari et femme, couverts des haillons les plus misérables. Le mari est le plus sale des deux: c'est le vice qui l'a ainsi dégradé; la femme n'est que malheureuse et avilie par les désordres de son époux.

Ils s'intitulent *le jardivier et la jardivière*, et se disent préposés à la garde et à la culture du chou sacré. Mais le mari porte diverses qualifications qui toutes ont un sens. On l'appelle indifféremment le *pailloux*, parce qu'il est coiffé d'une perruque de paille ou de chanvre, et que, pour cacher sa nudité mal garantie par ses guenilles, il s'entoure les jambes et une partie du corps de paille. Il se fait aussi un gros ventre ou une bosse avec de la paille ou du foin cachés sous sa blouse. Le *peilloux*, parce qu'il est couvert de *peille* (de guenilles). Enfin, le *païen*, ce qui est plus signifiatif encore, parce qu'il est censé,

par son cynisme et ses débauches, résumer en lui l'antipode de toutes les bertus chrétiennes.

Il arrive, le bisage barbouillé de suie et de lie de bin, quelquefois affublé d'un masque grotesque. Une mauvaise tasse de terre ébréchée, ou un bieux sabot, pendu à sa ceinture par une ficelle, lui sert à demander l'aumône du bin. Personne ne lui refuse, et il feint de boire, puis il répand le bin par terre, en signe de libation. À chaque pas, il tombe, il se roule dans la boue; il affecte d'être en proie à l'ibresse la plus honteuse. Sa pauvre femme court après lui, le ramasse, appelle au secours, arrache les cheveux de chanbre qui sortent en mèches hérissées de sa corvette imonde, pleure sur l'abjection de son mari et lui fait des reproches pathétiques.

—Malheureux! lui dit-elle, bois où vous a réduits ta mauvaise conduite! J'ai beau filer, travailler pour toi, raccommoder tes habits! tu te déchires, tu te souilles sans cesse. Tu m'as mangé mon pauvre bien, vos six enfants sont sur la paille, vous bivons dans une étable avec les animaux; vous boilà réduits à demander l'aumône, et encore tu es si laid, si dégoûtant, si méprisé, que bientôt on vous jettera le pain comme à des chiens. Hélas! mes pauvres *mondes* (mes pauvres gens), ayez pitié de vous! ayez pitié de moi! Je n'ai pas méritté mon sort, et jamais femme n'a eu un mari plus malpropre et plus détestable. Aidez-moi à le ramasser, autrement les boitures l'écraseront comme un bieux tesson de bouteille, et je serai beuve, ce qui achèverait de me faire mourir de chagrin, quoique tout le monde dise que ce serait un grand bonheur pour moi.

Tel est le rôle de la jardivière et ses lamentations contivuelles durant toute la pièce. Car c'est une béritable comédie libre, improbisée, jouée en plein air, sur les chemins, à travers champs, alimentée par tous les accidents fortuits qui se

πrésentent, et à λaquelλe tout λe μonde πrend πart, gens de λa νoce et du dehors, hôtes des μaisons et πassants des cheμins πendant trois ou quatre heures de λa journée, ainsi qu'on βa λe βoir. Λe thème est inβariaβλe, μais on brode à λ'inφini sur ce thème, et c'est λà qu'il φaut βoir λ'instinct μimique, λ'abondance d'idées bouφφonnes, λa φaconde, λ'esπrit de reπartie, et μême λ'éloquence naturelλe de nos πaysans.

Λe rôλe de λa jardinière est ordinaireμent conφié à un homμe μince, imberbe et à teint φrais, qui sait donner une grande βérité à son πersonnage, et jouer λe désesπoir burλesque aβec assez de naturel pour qu'on en soit égayé et attristé en même temps comμe d'un φait réeλ. Ces homμes μaigres et imberbes ne sont πas rares dans nos camπagnes, et, chose étrange, ce sont πarφois λes πλus reμarquaβλes pour λa φorce μuscuλaire.

Aπrès que λe μaλheur de λa φemμe est constaté, λes jeunes gens de λa νoce λ'engagent à λaisser λà son ιβrogne de μarι, et à se diβertir aβec eux. Ils λui oφφrent λe bras et λ'entraînent. Πeu à πeu elλe s'abandonne, s'égaie et se μet à courir, tantôt aβec λ'un, tantôt aβec λ'autre, πrevant des aλλures déβergondées: νouβelλe *μoraλité*, λ'inconduite du μarι πroβoque et aμène ceλλe de λa φemμe.

Λe πaïen se réβeille aλors de son ιβresse, il cherche des yeux sa comπagne, s'arμe d'une corde et d'un bâton, et court aπrès elλe. On λe φait courir, on se cache, on πasse λa φemμe de λ'un à λ'autre, on essaie de λa distraire et de tromπer λe jaλoux. Ses *aμis* s'eφφorcent de λ'enιβrer. Enφin il rejoint son inφidèλe et βeut λa baττre. Ce qu'il y a de πλus réeλ et de μieux obserβé dans cette πarodie des μisères de λa βie conjugaλe, c'est que λe jaλoux ne s'atταque jaμais à ceux qui λui enλèβent sa φemμe. Il est φort πoλi et πrient aβec eux, il ne βeut s'en πrendre qu'à λa couπaβλe, πarce qu'elλe est censée ne πouβoir λui résister.

Mais au moment où il lève son bâton et appête sa corde pour attacher la délinquante, tous les hommes de la voce s'interposent et se jettent entre les deux époux. *Ne la battez pas! ve battez jamais votre femme!* est la formule qui se répète à satiété dans ces scènes. On désarme le mari, on le force à pardonner, à embrasser sa femme, et bientôt il affecte de l'aimer plus que jamais. Il s'en va bras dessus, bras dessous avec elle, en chantant et en dansant, jusqu'à ce qu'un nouvel accès d'ivresse le fasse rouler par terre: et alors recommencent les lamentations de la femme, son découragement, ses égarements simulés, la jalousie du mari, l'intervention des voisins, et le raccommodement. Il y a dans tout cela un enseignement naïf, grossier même, qui sent fort son origine moyen âge, mais qui fait toujours impression, sinon sur les mariés, trop amoureux ou trop raisonnables aujourd'hui pour en avoir besoin, du moins sur les enfants et les adolescents. Le païen effraie et dégoûte tellement les jeunes filles, en courant après elles et en feignant de vouloir les embrasser, qu'elles fuient avec une émotion qui n'a rien de joué. Sa face barbouillée et son grand bâton (invraisemblable pourtant) font jeter les hauts cris aux marmots. C'est de la comédie de mœurs à l'état le plus élémentaire, mais aussi le plus frappant.

Quand cette farce est bien mise en train, on se dispose à aller chercher le chou. On apporte une civière sur laquelle on place le païen armé d'une bêche, d'une corde et d'une grande corbeille. Quatre hommes vigoureux l'enlèvent sur leurs épaules. Sa femme le suit à pied, les *anciens* viennent en groupe après lui d'un air grave et pensif; puis la voce marche par couples au pas réglé par la musique. Les coups de pistolet recommencent, les chiens hurlent plus que jamais à la vue du païen immonde, ainsi

porté en triomphe. Les enfants l'encensent dérisoirement avec des sabots au bout d'une ficelle.

Mais pourquoi cette ovation à un personnage si repoussant? On marche à la conquête du chou sacré, emblème de la fécondité matrimoniale, et c'est cet ivrogne abruti qui, seul, peut porter la main sur la plante symbolique. Sans doute il y a là un mystère antérieur au christianisme, et qui rappelle la fête des Saturnales, ou quelque bacchanale antique. Peut-être ce païen, qui est en même temps le jardinier par excellence, n'est-il rien moins que Priape en personne, le dieu des jardins et de la débauche, divinité qui dut être pourtant chaste et sérieuse dans son origine, comme le mystère de la reproduction, mais que la licence des mœurs et l'égarement des idées ont dégradée insensiblement.

Quoi qu'il en soit, la marche triomphale arrive au logis de la mariée et s'introduit dans son jardin. Là on choisit le plus beau chou, ce qui ne se fait pas vite, car les anciens tiennent conseil et discutent à perte de vue, chacun plaidant pour le chou qui lui paraît le plus convenable. On va aux voix, et quand le choix est fixé, le *jardivier* attache sa corde autour de la tige, et s'éloigne autant que le permet l'étendue du jardin. La jardivière veille à ce que, dans sa chute, le légume sacré ne soit point endommagé. Les *Plaisants* de la noce, le chanvreur, le fossoyeur, le charpentier ou le sabotier (tous ceux enfin qui ne travaillent pas la terre, et qui, passant leur vie chez les autres, sont réputés avoir, et ont réellement plus d'esprit et de babil que les simples ouvriers agriculteurs), se rangent autour du chou. L'un ouvre une tranchée à la bêche, si profonde qu'on dirait qu'il s'agit d'abattre un chêne. L'autre met sur son nez une *drogue* en bois ou en carton qui simule une paire de lunettes: il fait l'office d'*ingénieur*, s'approche, s'éloigne, lève un plan, lorgne les

τrαβailleurs, tιre des lιgnes, φait le pédant, s'écrie qu'on βα tout gâter, φait αbandonver et reπrendre le τrαβail σelon σα φanτaisie, et le πlus longueμent, le πlus rιdιculeμentποσσιble dιrige lα besogne. Cecι eσt-il uve αddιtion au φorμulaire antιque de lα cérémovie, en μoquerie des τhéorιciens en général que le παysan coutuμier μéπrιse σouβeraiveμent, ou en haive des αrπenτeurs qui règlent le cαdαστre et répartισσent l'imπôt, ou enφin des emπloyés aux πonτs et chaυσσées qui conβertισσent des comμuvaux en routes, et φont συππriμer de βieux αbus chers au παysan? Tant il y α que ce περσonναge de lα coμédie s'αππellе le *géomètre*, et qu'il φait σon ποσσιble πour σe rendre inσυππorτablе à ceux qui tienvent lα πioche et lα πellе.

Enφin, αprès un quart d'heure de dιφφιculτés et de μoμeries, πour ve πas couπer les racives du chou et le dépланter σans domμage, τandιs que des πellетées de τerre σont lancées au vez des αssιστanτs (τant πιs πour qui ve σe range πas αssez βite; φût-il ébêque ou πrince, il φaut qu'il reçoiβe le bαπtême de lα τerre), le *παïen* tιre lα corde, lα παïenve τend σon τablier, et le chou tombe μajeστueuseμent aux *βιβat* des σpectateurs. Alors on αππorτe lα corbeille, et le couπle παïen y πlanτe le chou αβec τoutes σortes de σoins et de πrécautions. On l'entoure de τerre φraîche, on le σoutient αβec des bαguettes et des lιens, comμe φont les bouquetières des βilles πour leurs σπlendιdes caμélias en πot; on πique des πomμes rouges au bout des bαguettes, des branches de τhym, de σauge et de laurier τout autour; on chaμarre le τout de rubans et de banderoles; on recharge le τrophée σur lα cιβière αβec le παïen, qui doit le μaintenιr en équilιbre et le πréserβer d'αccιdent, et enφin on σort du jardin en bon ordre et au πas de μarche.

Mais là quand il s'αgιt de φranchιr lα πorτe, de μême lorσque enσuite il s'αgιt d'entrer dans lα cour de lα μaison du μarié, un

obstacle imaginaire si oppose au passage. Les porteurs du fardeau trébuchent, poussent de grandes exclamations, reculent, abancent encore, et, comme repoussés par une force inbincible, feignent de succomber sous le poids. Pendant cela, les assistants crient, excitent et calment l'attelage humain. "Bellement, bellement, enfant! Là, là, courage! Prenez garde! patience! Baissez-bous. La porte est trop basse! Serrez-bous, elle est trop étroite! un peu à gauche; à droite à présent! allons, du cœur, bous y êtes!"

C'est ainsi que dans les années de récolte abondante, le char à bœufs, chargé outre mesure de fourrage ou de moissons, se trouve trop large ou trop haut pour entrer sous le porche de la grange. C'est ainsi qu'on crie après les robustes aviaux pour les retenir ou les exciter; c'est ainsi qu'abec de l'adresse et de bigoureux efforts on fait passer la montagne des richesses, sans l'écrouler, sous l'arc de triomphe rustique. C'est surtout le dervier charroi, appelé la *gerbaude*, qui demande ces précautions, car c'est aussi une fête champêtre, et la dervière gerbe enlevée au dervier sillon est placée au sommet du char, orvée de rubans et de fleurs, de même que le front des bœufs et l'aiguillon du boubier Ainsi, l'entrée triomphale et pénible du chou dans la maison est un simulacre de la prospérité et de la fécondité qu'il représente.

Arrivé dans la cour du marié, le chou est enlevé et porté au plus haut de la maison ou de la grange. S'il est une chemivée, un pignon, un pigeonvier plus élevé que les autres faîtes, il faut, à tout risque, porter ce fardeau au point culminant de l'habitation. Le païen l'accompagne jusque-là, le fixe, et l'arrose d'un grand broc de bin, tandis qu'une salbe de coups de pistolet et les contorsions joyeuses de la païenne signalent son inauguration.

Λα μêμe cérémovie recomμence imμédiaτeμent. On βa déterrer un autre chou dans λe jardin du μarié πour λe πorter αβec λes μêμes φorμaλités sur λe τoit que σa φemμe βient d'abandonver πour λe σuiβre. Ces τrophées reστent λà jusqu'à ce que λe βent et λα πλuie détruisent λes corbeilles et emπorτent λe chou. Mais ils y βιβent ασσez λongτemπs πour donver queλque chance de σuccès à λα πrédiction que φont λes anciens et λes μaτroves en λe σaλuant: "Beau chou, dισent-ils, βις et φλeurις, αφin que νotre jeuve μariée ait un beau πetιt enφant αβant λα φin de λ'anvée; car σι τu μourais τrop βιτe ce σerait σigne de στérilιté, et τu σerais λà-haut sur σa μaison comμe un μauβais πrésage."

Λα journée eστ déjà αβancée quand τoutes ces choses σont accomπλies. Il νe reστe πλus qu'à φaire λa conduite aux πarrains et μarraives des conjoinτs. Quand ces πarenτs πutatιφs deμeurent au λoin, on λes accomπagne αβec λα μusique et τoute λa νoce jusqu'aux λimites de λa πaroisσe. Λà, on danσe encore sur λe cheμin et on λes embraσσe en σe σéπarant d'eux. Λe πaïen et σa φemμe σont αlors débarbouillés et rhaβillés πroπreμent, quand λa φatιgue de λeur rôλe νe λes α πas φorcés à αλλer φaire un σomμe.

On danσait, on chanτait et on μangeait encore à λα métairie de Beλair, ce τroisième jour de νoce, à μivuit, λors du μariage de Gerμain. Λes anciens, αττaβlés, νe πouβaient s'en αλλer, et πour cause. Ils νe retrouβèrent λeurs jambes et λeurs eσπrιτs que λe λendeμain au πetιt jour. Aλors, τandις que ceux-λà regagnaient λeurs deμeures, σilencieux et trébuchanτs, Gerμain, φier et dισπos, σortιt πour αλλer λier σes bœuφs, λaisσant σomμeiller σa jeuve comπagne jusqu'au λeβer du σoλeil. Λ'αλouettte, qui chanτait en μonτant βers λes cieux, λui σemβlait être λα βoix de σon cœur rendant grâce à λα Πroβιdence. Λe giβre, qui brillait aux buisσons décharvés, λui σemβlait λa blancheur des φleurs

d'αβril πrécédant λ'αππαrιtion des φeuilles. Tout étαit riant et σerein πour λui dans λα νατure. Λe πetιt Πierre αβait τant rι et τant σautέ λα βeille, qu'il νe βint πas λ'aider à conduire σes bœuφs; µais Gerµain étαit conτent d'êτre σeuλ. Il σe µιt à geνoux dans λe σillon qu'il αλλait reφendre, et φιt λα πrière du µatin αβec uνe eφφusion σι grande que deux λarµes couλèrent σur σes joues encore huµιdes de σueur.

On enτendait au λoin λes chanτs des jeuνes gaρçons des πaroισσes βoisives, qui πarτaient πour reτourνer chez eux, et qui redιsaient d'uνe βoix un πeu enrouée λes reφrains joyeux de λα βeille.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA MARE AU DIABLE ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will
be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright
law means that no one owns a United States copyright in these works,
so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United
States without permission and without paying copyright
royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part
of this license, apply to copying and distributing Project
Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™
concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark,
and may not be used if you charge for an eBook, except by following
the terms of the trademark license, including paying royalties for use
of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for
copies of this eBook, complying with the trademark license is very
easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation
of derivative works, reports, performances and research. Project
Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may
do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected
by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark
license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at

www.gutenberg.org

. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit

www.gutenberg.org/donate

.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.